











n° 74

BULLETIN
DE LIAISON

DÉCEMBRE
2019

SOMMAIRE

- | | | |
|---|---|-------------------|
|  | p. 3 Éditorial | Gérard Poitrenaud |
|  | p. 8 Le celtique * <i>arecanto-</i> | Jacques Lacroix |
|  | p. 18 Échos celtiques de la tradition indo-européenne | Jean Haudry |
|  | p. 25 Antoune, place fortifiée vellave | Alain Paillery |
|  | p. 29 Note toponymique sur le camp d'Anto(u)ne | Jacques Lacroix |
|  | p. 31 La légende de Ballar le Danois | Valéry Raydon |
|  | p. 42 Un roi à Glauberg ? Implications mythologiques de la « tête exaltée » | Gérard Poitrenaud |
|  | p. 55 Infos : <i>Du nouveau sur les anciens Celtes !</i> | |



AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Association régie par la loi de 1901

Siège social : École pratique des Hautes Études (Sorbonne) IV^e section
Sciences historiques et philologiques

Adresse de correspondance : AEC c/o Jaroslava Josypyszyn
179, rue de Tolbiac – 75013 Paris
Tél. 06 37 78 29 47 – e-mail slava.josy@orange.fr

Depuis le IX^e congrès International d'Études Celtiques qui s'est déroulé à Paris en 1991, notre association s'attache à diffuser les résultats des recherches scientifiques sur les peuples celtes de l'Antiquité au Moyen-Âge. Elle regroupe des universitaires, des chercheurs et des amateurs éclairés. Nos activités incluent la publication d'un bulletin de liaison, l'organisation de conférences et de voyages d'étude. Le mot « Amis » montre qu'il s'agit de connaissances sur un ensemble de peuples que nous considérons comme constitutif de notre culture et de notre identité. Le professeur Venceslas Kruta, créateur de notre association et son président emblématique jusqu'à l'année dernière écrit que la curiosité, la passion du savoir et de savoir sont les moteurs essentiels du progrès scientifique. C'est dans cet esprit que nous désirons poursuivre une approche pluridisciplinaire. Notre mission peut être de donner des clés pour mieux comprendre les traces du passé celtique : monuments, écrits, images, afin que chacun devienne un gardien vigilant de ce trésor à transmettre aux prochaines générations.

Membres fondateurs

Edouard BACHELLERY †
Léon FLEURIOT †
Venceslas KRUTA

M. Paul-Marie DUVAL †
M. Michel LEJEUNE †
M. Pierre-Yves LAMBERT

Président d'honneur

Venceslas KRUTA

Membres d'honneur du conseil scientifique

Michel EGLOFF

Pierre-Yves LAMBERT

Conseil d'administration

Président
Conseiller scientifique
Conseiller scientifique
Conseiller scientifique
Secrétaire
Secrétaire adjointe
Trésorier
Membre

Gérard POITRENAUD
Jean-Jacques CHARPY
Jean HAUDRY
Jacques LACROIX
Jaroslava JOSYPYSZYN
Annie DESFORGES
Axelle BARBIÉ de PRÉAUDEAU
Anne de GIRY

Rédacteur en chef, responsable du bulletin

Gérard Poitrenaud

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que leurs auteurs

© Amis des Études Celtiques
I.S.S.N. 1270 – 82

ÉDITORIAL

Cher Amis des Études Celtiques,

Après ces quelques mois passés depuis mon entrée en fonction, je voudrais faire le point sur ce que nous avons fait et présenter nos prochaines activités. Des mesures ont été prises pour gagner de nouveaux adhérents et pour faire revivre l'association ; elles correspondent à un état d'esprit d'ouverture : élargir l'éventail de nos thèmes, élargir le cercle de nos spécialistes, être ouverts aux points de vue les plus divers afin de favoriser l'avancée des idées, rendre la structure plus transparente, faire participer tous les membres qui le veulent, y compris à la rédaction d'articles pour le bulletin. Venceslas Kruta a écrit dans un ancien bulletin : « La liberté et l'audace d'une pensée rigoureuse, sans le poids des préjugés de tout genre, sont la condition essentielle pour progresser dans la connaissance. »

D'après mes calculs, le nombre d'adhérents a augmenté de presque 20 % par rapport à l'année dernière. Ce qui veut dire que nous avons arrêté l'érosion et que le nouveau départ devient réalité. Mais rien n'arrive dans l'instant. La transition qui vient d'être commencée durera plusieurs années. Je voudrais rappeler que j'assume cette présidence seulement de façon provisoire, dans l'attente de voir se présenter bientôt un candidat ou une candidate qui prenne la suite. Je fais donc appel aux bonnes volontés pour prendre des responsabilités. Car cette association est vôtre. Il ne s'agit pas que du président, mais aussi du conseil d'administration qui devra être recomplété après l'assemblée générale du 16 mai. Il est toujours bon, afin d'être efficaces et pro-actifs, que les différentes tâches soient réparties sur suffisamment de bras. J'appelle donc ceux qui veulent apporter une aide dans un secteur donné à se manifester directement auprès de moi, en m'adressant un courriel.

Je profite de m'adresser à vous pour vous inciter à aller sur notre page d'academia.edu « Amis des Études Celtiques - Carantoi

celticon Uercantalon ». Vous y trouverez en ligne des articles de Venceslas Kruta, de Jean Haudry et de Jacques Lacroix, difficiles à trouver autrement. Vous verrez le foisonnement d'articles sur les plus récentes découvertes des études celtiques, tout cela consultable gratuitement.

Nous avons l'intention de collaborer avec d'autres associations afin de faire connaître nos activités respectives et d'atteindre ainsi un plus grand public. Cette politique donne déjà des résultats. Les AEC étaient présents à la journée Keltia du 11 novembre. Nous avons pu distribuer notre flyer, vendre nos brochures et avoir des retours amicaux et intéressés. C'est un succès qui incite à recommencer et à faire plus l'année prochaine. Keltia a publié une belle annonce de notre soirée du 28 novembre. De notre côté, nous avons signalé la journée Keltia sur notre site internet. Nous avons aussi le plaisir de publier dans ce bulletin un message concernant la vente par Keltia de numéros de la célèbre revue *Ogam*, et un autre de « Keltia Découvertes » pour l'organisation de voyages d'étude auxquels nous nous associerons. Nous avons également initié une coopération avec la Société de Mythologie française dont l'organe d'Île-de-France a publié les informations sur les apéros celtiques. C'est aussi un grand plaisir d'annoncer leur programme dans notre bulletin. Enfin, Monsieur J.-L. Alliot a obtenu l'accord de principe de la « Société d'Études Numismatiques et Archéologiques » et de la « Société des Amis du Musée d'Archéologie nationale et du château de Saint-Germain-en-Laye » pour l'échange de nos informations et de nos calendriers de conférences.

Le 28 novembre était une date importante pour l'association, car c'était notre premier colloque dans la série « apéros celtiques ». Bernard Sergent a donné une très belle conférence sur les dragons indo-européens et celtiques devant vingt-cinq personnes, la plupart membres de notre association y compris de nouveaux adhérents. Tous étaient enchantés. Suivit un dîner réunissant une dizaine de convives qui permit à nos membres de mieux faire connaissance, de passer un moment agréable et de converser avec des spécialistes des Celtes. L'expérience est donc très prometteuse.

Je vous invite à venir nombreux assister à l'« apéro celtique » le 16 janvier 2020, avec la conférence de Fanette Laubenheimer « Boire en Gaule », et à celui du 19 mars 2020 avec la conférence de Thierry Lejars sur les casques celtiques du type Montefortino.

La journée d'étude du 16 mai 2020 sera un événement. N'oubliez pas de réserver d'ores et déjà votre place, car la grande salle de la Maison des Mines ne peut accueillir qu'une centaine de participants. Je ne reviendrai pas sur le détail des thèmes, je les ai présentés dans ma lettre d'octobre, ni ne présenterai ici les intervenants ; vous les connaissez par leurs livres et par leur renommée dans le milieu des Études celtiques. Les thèmes abordés ainsi que les spécialistes qui ont répondu à notre invitation constituent un plateau exceptionnel, notre président d'honneur Venceslas Kruta ne sera finalement pas des nôtres, mais un autre conférencier a été pressenti. Cette journée « vaudra le voyage » pour le dire dans les termes du guide Michelin.

Nous avons également prévu d'organiser un repas gaulois le samedi 13 juin 2020. Ce repas nous permettra de nous retrouver et de faire le point en fin de saison. Il sera aussi l'occasion de la première remise de prix (honorifique) pour la meilleure étude sur un sujet celtique... Vous avez des titres, des idées ? Lisez pendant cette année et n'hésitez pas à nous contacter. À ce propos, il nous faut trouver sur Paris un restaurant sympathique avec un bon rapport qualité/prix qui pourrait accueillir un groupe d'une trentaine de personnes et préparer un repas gaulois pour un déjeuner un peu prolongé, avec salle à part (ou privatisation). Si vous avez une idée, contactez-nous rapidement !

Comme vous pouvez le constater, le bulletin paraît dans une nouvelle formule, avec une forme et une présentation modernisée ainsi qu'une plus large palette d'articles. Un grand merci aux auteurs qui ont écrit des textes spécialement pour cette occasion.

Il me faut, avant de terminer, faire appel à un sujet douloureux, celui de la contribution financière. Ne tardez pas à régler votre cotisation si vous ne l'avez pas encore fait. C'est vital ! Et faites un

don à l'association si vous le pouvez. Malgré les nouvelles adhésions, nous sommes encore dans une situation financière serrée qui nous laisse sans marge de manœuvre pour faire face aux prochaines dépenses et entreprendre ce qui est porteur d'avenir.

Merci à vous d'être de nouveau de l'aventure ou de nous avoir rejoints pour participer à notre projet de reconquête. Ce sera un grand plaisir de vous rencontrer personnellement lors de nos colloques et manifestations.

Avec l'expression de ma très sincère et cordiale amitié

Gérard Poitrenaud

gerard.poitrenaud@orange.fr



*Chaudron de Gundestrup, défilé, départ en guerre et sacrifice rituel
(peut-être symbolique au sens d'une initiation)*



NE PAS OUBLIER !



ADHÉSION POUR L'ANNÉE 2019-2020 : 30 € (individuelle) et 40 € (couple)

Envoyez vos coordonnées avec un chèque (à l'ordre des AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES)

à l'adresse : AEC c/o Jaroslava JOSYPYSZYN, 179 rue de Tolbiac, 75013 Paris

ou faites un virement (avec nom, prénom) à l'ordre des AEC

BIC : PSSTFRPPAR (la banque postale) - IBAN : FR30 2004 1000 0115 4391 3X02 060

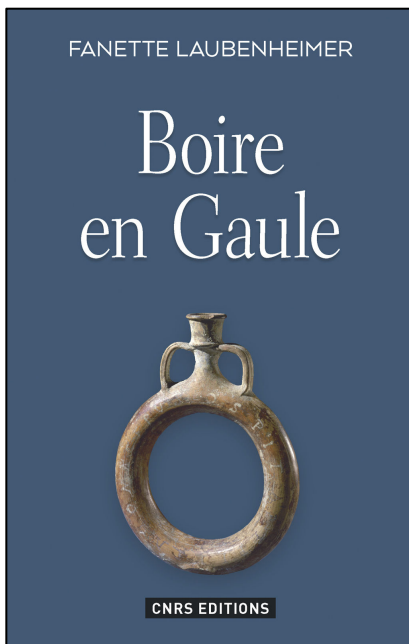
Indiquez s.v.p. les informations suivantes : nom, prénom, adresse postale, adresse email

Ajoutez si vous le voulez la mention : je désire recevoir le bulletin par email.



26 ΠΡΟΣΧΑΤΗΝ ΑΠΕΡΟ ΣΕΤΙΩΣ !

Le jeudi 16 janvier 2020 à 18 h 30, Fanette Laubenheimer, directeur de recherche émérite au CNRS, répondra aux questions suivantes : que buvait-on en Gaule ? Comment la consommation du vin, de l'hydromel ou de la bière s'est-elle développée ? Quelles étaient les habitudes de consommation, les pratiques quotidiennes, mais aussi les rituels ? Et qui buvait quoi, comment et pourquoi ? La conférencière s'appuie sur les textes antiques et sur les vestiges archéologiques, ainsi que sur les résultats des analyses les plus novatrices qui permettent d'identifier les traces des boissons dans les vases. À ne pas manquer ! Venez nombreux, mais soyez ponctuels pour ne pas déranger l'intervenante.



Jacques Lacroix

LE CELTIQUE *ARECANTO

Nous avons montré dans l'*Enquête aux confins des pays celtes* qu'un thème *canto-* a servi en celtique à nommer un "bord", une "extrémité", une "fin" – dont la fin de l'année : mois de *cantlos* –, et qu'il s'est couramment appliqué à des noms propres – noms de personnes, noms de divinités, noms de hauteurs, noms de cours d'eau, noms de localités – pour faire référence à une limite géographique, à une "frontière".

On le retrouve sous des formes simples, mais aussi à la base de compositions très diverses : **Canto-banno-*, **Canto-briga*, **Canto-dubra*, **Cantodunon*, **Canto-duro-*, **Canto-ialo-*, **Canto-magos*, etc., qui ont produit de nombreux noms de lieux limitrophes, passés dans nos toponymes. Dans certains composés, l'élément *canto-* se retrouve en seconde position ; parmi eux, on rencontre assez fréquemment un assemblage **are-canto-*.

La formation *are-canto-

Ce composé provient du thème *canto-* précédé d'un élément *are-* (variante *ari-* ou *ar-*), bien connu grâce au *Glossaire de Vienne* du V^e siècle (dit *Glossaire d'Endlicher*), petit recueil de mots gaulois traduits en latin. On y lit par deux fois : « *are* = "ante" ». Le sens de "devant", "à côté de", "le long de", "en face de", se reconnaît de fait dans des mots gaulois du lexique comme *are-pennis*, "extrémité-du-devant" : mesure du bout du champ, d'où vient le français *arpent*. On le rencontre aussi dans des noms d'habitants : *Are-morici*, "Ceux-qui-sont-devant-la-Mer", qui explique l'appellation de l'*Armorique*, et dans des noms de localités comme *Are-late*, à l'origine du nom d'*Arles*. **Are-canto-* signifiait donc "devant-le-bord", "devant-l'extrémité" : "limitrophe".

Le nom de personne *Aricantus*, attesté en Hongrie à Belgrade, désignait un individu habitant juste “Devant-la-Frontière”. L’oppidum d’*Aquincum*/Belgrade se situait sur la démarcation des Éraviques, contre la rive du Danube ; elle marquera la frontière nord-est de l’Empire romain. En Espagne, l’inscription celtique du bronze III de Botorrita (II^e-I^{er} siècles avant notre ère) donne une longue liste de personnes, accompagnée à six reprises du mot *arka(n)ta* ; il a dû qualifier des gens habitant “contre-la-frontière” : sur l’extrémité des terres celtes face aux Ibères et aux Vascons.

En Italie, la grosse borne du III^e siècle avant notre ère, découverte en 1960 à Verceil (Piémont), servait, comme le montre son inscription gallo-latine, à délimiter l’espace sacré d’un sanctuaire gaulois des Libiques (fig. 1). Le texte fait mention d’un *arka(n)to-komaterekos* nommé *Akisios* qui a fait mettre en place quatre grosses pierres marquant la séparation entre le lieu sacré et le domaine profane. Son appellation le désigne comme un membre du “collège-des-juges-des-limites”,



Fig. 1 Borne de Verceil, haut. 1 m 50, poids ½ tonne, au Musée Camillo Leone (photo J. Lacroix).

celles-ci étant nommées *arkanto-*. En Espagne, l’inscription celtique (II^e-I^{er} siècles avant notre ère) de *Cortono*/Medinaceli (Vieille-Castille) fait également mention d’un *arka(n)tobezom*, “tracé-délimite” : on était en ce lieu sur l’extrémité orientale du peuple des Arévaques. Des monnaies gauloises (chez les Lexoviens, les Meldes, les Médiomatriques) portent aussi un mot *arcantoda(n)* (fig. 2) ; il pouvait désigner non pas des magistrats monétaires, comme on l’a interprété à partir du nom de l’argent, mais des “juges-des-limites”. Les légendes portent bien *arcanto-* et non *arganto-*. César, dans *La Guerre des Gaules*, précise que « si un différend s’élève à propos de

délimitation, et cela est valable pour les peuples, comme pour les particuliers, ce sont les druides qui jugent » (VI, 13, 5). *Dan(nus)* désignait en gaulois un “juge” (le *Glossaire de Vienne* traduit : « *dan* = “iudicem” ») ; *ar-canto-* qui le précédait nommait une “délimitation”, mot à mot “ce qui est devant le bout” : extrémité d’un territoire.

D’*are-canto- à arganto- et argento-

L’élément *are-* a-t-il pu se réduire à *ar-*, comme on l’envisage pour *arka(n)ta*, *arka(n)to-komaterikos*, *arka(n)tobezom*, *arcantoda(n)* ? De nombreux autres exemples l’attestent en celtique : noms de personnes comme *Arcosus* ; noms de divinités comme *Arpeninus* ; noms de peuples comme les *Arverni*, d’où l’appellation de l’*Auvergne* ; noms de localités comme *Arausio*, d’où *Orange*.

Concomitamment, le phonème /c/ s’est parfois transformé en /g/ (mais pas l’inverse). Le *Calendrier de Coligny* donne, pour nommer deux mois de l’année gauloise, *gantlos* à côté de *cantlos* et *gutios* à la place de *cutios*. Ainsi, **are-canto-* a pu évoluer en *arganto-* puis *argento-*. Dans le texte bilingue de la borne de Verceil, nous voyons du reste que le gaulois *arka(n)to-komaterikos* a été traduit pour la partie latine par le mot *arganto-comaterecus* (fig. 3). L. Fleuriot puis X. Delamarre ont montré comment des thèmes celtiques avaient été remotivés sous l’influence de locuteurs latins : « Ce processus [...] a été largement appliqué par les Romains qui, exemples parmi d’autres, interprétaient le celtique *magno-*, “pierre”, comme *magnus*,



Fig. 2 Monnaie de bronze des Lexoviens avec légende *Arcantoda(nos)* (dessin d’H. de La Tour).

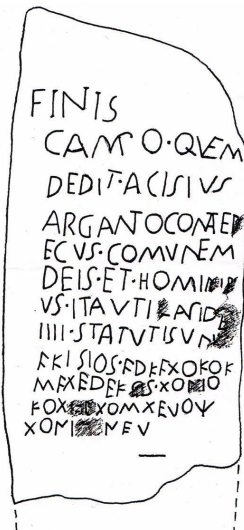


Fig. 3 Texte latin et texte gaulois (à caractères étrusques) de la borne de Verceil (dessin M. Lejeune).

“grand”, *locu*, “lac”, comme *locus*, “lieu” [...] ; il est probable qu’un lieu-dit de Lusitanie donné *Aquabona*, “Eaubonne”, par l’*Itinéraire d’Antonin*, mais *Abona* par la *Cosmographie de Ravenne*, soit la réinterprétation latine d’un celtique **ācu-abonā*, “rivière rapide” » (2012, 12). Le thème *arcanto-* a donc pu être rapporté faussement au nom de l’“argent”, celtique **arganton* rapporté au latin *argentum*, ce qui nous a trompés dans l’interprétation de bien des appellations.

Noms antiques en *arganto-/argento-* liés à des frontières

Hors de la Gaule

Arganthonios était, selon Hérodote et Strabon, un roi légendaire de Tartessos qui aurait régné au VI^e siècle avant notre ère. Ce nom propre est considéré comme celtique ; il pourrait être à

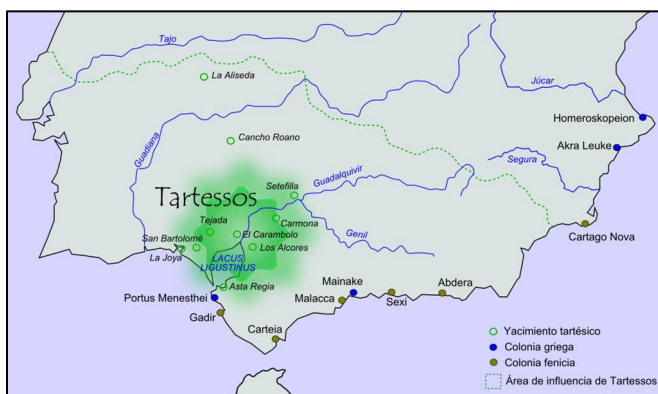


Fig. 4 Aire de diffusion de la civilisation de Tartessos, à l’extrémité sud-sud-ouest de l’Hispanie (carte RedTony).

rapporter au thème **ar(e)canto-*, **Arganthonios** ayant été le roi “Devant-la-Limite” (et non le roi “De-l’Argent”, comme on l’a compris en évoquant des mines argentifères qui auraient créé sa richesse). La cité, d’après les témoignages de Pline, Ératosthène et Avénius, était située près de l’embouchure du fleuve *Baetis* : l’actuel Guadalquivir au sud de l’Espagne ; on fait l’hypothèse d’une

installation au bord du delta des eaux, aujourd'hui boucle du fleuve venant se jeter dans la mer, près du parc national de Doñana (fig. 4). H. Hubert pensait que des Celtes s'étaient implantés à Tartessos sur une terre originellement ibérique ; leur chef serait devenu roi de ces lieux. D'autres chercheurs ont envisagé (A. Tovar, *Études celtiques* X/2) ou envisagent (J. T. Koch, M.-G. Boutet) que la Bétique (aujourd'hui Andalousie) ait, au moins partiellement, anciennement appartenu à des Celtes d'Hispanie : « Éphore et Ératosthène assignaient aux Celtes les territoires de l'Ouest de la Péninsule hispanique jusqu'à Cadix » (Tovar, 1963, 356) ; **Arganthonios** se serait peut-être donc dénommé le "Maître(-des-terres)-devant-la-Frontière" : **Ar-cant-onios* ; W. Meid a montré que le suffixe *-on(i)o/-on(i)a*, "Maître", "Maîtresse", s'est appliqué en celtique à de hauts personnages et à des divinités : *Ep-ona*, *Nemet-ona*, *Cant-onius*, *Ciss-onius*, *Dumn-onius*, *Nant-onius*, *Vind-onius*... **Arganthonios** aurait été le roi de l'extrémité sud-ouest des terres hispaniques face à la mer, et en même temps le roi à l'extrémité de l'occupation celtique face aux territoires des Ibères.

Une chaîne de montagne, l'**Arganthonion**, est signalée par Strabon (*Géographie*, XII, 4, 3) ; elle était située au nord-ouest de l'Anatolie, près de la côte nord, jusqu'où un petit groupe de Galates avait pu s'implanter : actuels Monts Samanli, au nord du lac Iznik, au sud-est de la mer de Marmara. Ces hauteurs se trouvaient à la frontière de plusieurs territoires bithyniens, nord de l'actuelle Turquie (cf. l'article de H. Fernoux, « Notables et élites des cités de Bithynie aux époques hellénistique et romaine », 2004).

En Gaule

Le toponyme **Argantomago**, formé avec le celtique *magos*, "marché", est cité dans l'*Itinéraire d'Antonin* (III^e siècle) et dans la *Table de Peutinger* (III^e-IV^e siècles). Il s'est transmis dans le nom d'**Argenton**-sur-Creuse (Indre) qui jouxte Saint-Marcel, où a été révélée une agglomération antique (fig. 5). On a interprété ce toponyme comme signifiant le "Marché-de-l'Argent" (et même, pour J.-M. Paillet, le "Marché-de-l'Or"). Mais **Argantomagos** doit être la déformation et la réinterprétation d'un composé **Ar-canto-magos*, le



Fig. 5 Fanum sur le site archéologique d'Argentomagus, à Saint-Marcel, Indre (photo J. Lacroix).

“Marché-devant-la-Frontière”. L’orthographe *Argentomagensis*, attestée dans la *Notice des Gaules* (fin IV^e-début V^e siècle), achèvera la réinterprétation romaine par le nom latin du métal. Il était fréquent que des places de commerce se développent à proximité des frontières, telles aujourd’hui Vintimille ou Andorre. *Argantomagos/Argentomagus* se situait, comme l’ont reconnu J.-M. Desbordes, F. Dumasy et S. Krausz, sur l’extrémité sud du territoire des Bituriges : face aux Lémoviques, la Creuse ayant dû former en ce lieu démarcation.

Un autre toponyme *Argentovaria* est attesté par l’*Itinéraire d’Antonin*. Le nom a été adapté en *Argentovaria* dans la *Géographie* de Ptolémée et dans la *Table de Peutinger*, renforçant son interprétation comme “Lieu-de-l’Argent”. Mais il s’agissait sans doute d’un ancien **Ar-canto-varia* : “Enclos-devant-la-Frontière”. Les archéologues l’identifient à Biesheim (Haut-Rhin), qui a révélé, au nord de la commune, l’existence d’une agglomération antique née vers La Tène finale. Elle se situait à 1 km du Rhin, limite naturelle ;

jadis on était sur l'extrémité nord-est du territoire des Rauraques ; d'importants camps de légionnaires s'y installeront après la Conquête pour défendre la frontière du Rhin (fig. 6).

Dans la même région, *Argentorate* est connu comme le nom ancien de Strasbourg (Bas-Rhin), attesté dans la *Géographie* de Ptolémée (*Argentoraton*), puis dans l'*Itinéraire d'Antonin* (*Argentorato*) et la *Table de Peutinger* (*Argentorate*). La première partie du toponyme est également très vraisemblablement issue du thème **arcanto-*, “devant-la-frontière”, avec *-a-* transformé en *-e-* par influence latine. Selon Strabon, les Triboques s'étaient établis après la Conquête « à l'intérieur du territoire des Médiomatiques qui avaient leur frontière orientale sur le Rhin » (*Géographie* IV, 3, 4). La légion s'est installée à Strasbourg pour consolider la frontière du Rhin, le développement de la cité paraissant lié à cette installation d'un camp militaire à valeur défensive (fig. 6) ; mais on n'exclura pas une origine protohistorique, même sporadique, compte-tenu de l'étymologie gauloise du nom.



Fig. 6 Argentovaria et Argentorate, sur la frontière du Rhin (limes) (d'après carte Ziegelbrenner).

Noms issus d'un thème **arganto-/argento-*, liés à des frontières gauloises

Cours d'eau

Un ensemble de cours d'eau de France à l'appellation issue d'une formation **are-cant(i)o-/*are-cant(i)a*, réinterprétée en *argento-* : rivières “Argentées”, correspondent à d'antiques limites ; on doit avoir affaire à des ondes “Frontalières”.

L'Argens, fleuve côtier du Var : cours d'eau du "Bord", *flumen Argenteus* au I^{er} siècle avant notre ère, séparait le territoire des *Verucini* et des *Oxubii* (en rive gauche) du territoire des *Suelteri* (en rive droite) (fig. 7). L'Argence, rivière de l'Aveyron, naissait à la frontière nord des Rutènes contre l'extrémité sud des Arvernes. L'Argence (Drôme) marquait la limite entre les Vasienses et les Voconces de Die. L'Argent-Double (Aude), d'un type **Are-canto-*



Fig. 7 L'Argens, à Fréjus (photo Cyrilb).

dubra, commençait son cours à l'extrémité de la cité de Toulouse, bordant ensuite l'extrémité nord-est de la Cité de Carcassonne. L'Argentor (Charente) suivait la frontière nord des Écolismiens face aux Pictaves, etc.

Localités

Tout un groupe de localités de l'Hexagone doivent aussi sans doute leur appellation à une formation celtique **are-canto*.

Argançon (Aube), *Arganceum* au XII^e siècle, se trouve sur l'ancienne limite entre Lingons et Tricasses (cf. carte de la *CAG de l'Aube*, p. 148, qui cite le nom de la localité, relevant sur place un lieu-dit *Le Randon*, du gaulois **randone*, “limite”, “frontière”) (fig. 8). **Arcachon** (Gironde), nommé jadis *Arquanson*, était situé contre



Fig. 8 Argançon, commune de l'Aube, sur l'ancienne frontière sud des Tricasses (d'après carte A. Longnon).

la bordure nord-nord-ouest des Boïens, proche du rivage maritime et non loin de la frontière avec les Médulles. Bourg-**Argental** (Loire), *Argentatus* au IX^e siècle, à 3,5 km de la limite départementale Loire/Ardèche, était jadis à l'extrémité ouest du territoire allobroge face à l'extrémité nord-est des Vellaves, tout près des Ségusiaves.

Argental (Corrèze), *Argentate* sur des monnaies mérovingiennes, devait être implanté vers les confins sud-sud-est des Lémoviques. **Argenteuil** (Val-d'Oise), *Argentogilum* au VII^e siècle, issu d'un composé **Are-canto-ialo-*, “Village-devant-la-Frontière”, était situé à peu de distance de la frontière ouest des *Parisii*.

Argenton-Notre-Dame (Mayenne), ancien **Are-canto-magos*, “Marché-Proche-de-la-Frontière”, était placé à l’extrémité nord du territoire des Andécaves. **Argenton** (Lot-et-Garonne) se trouvait à proximité de la démarcation des Vasates avec les Nitiobroges. **Argentré**-du-Plessis (Ille-et-Vilaine), d’un composé **Are-canto-ritu-*, le “Lieu-du-Gué-de-la-Frontière”, se repère non loin des anciens confins sud-est des Rédon. **Argentré** (Mayenne), d’une formation proche **Are-canto-rate*, s’est développé près de l’extrémité sud des Diablintes, etc.

Conclusion

Tout un ensemble de noms propres, prétendument liés au nom de l’*argent*, pourrait donc avoir été formé sur un appellatif à sens frontalier, ensuite réinterprété. Venceslas Kruta, à propos des noms d’origine celtique, a parlé de façon très juste « d’un champ de recherche difficile, souvent miné par des interprétations traditionnelles dont le fondement est finalement bien moins solide qu’on ne le croit ».



Jean Haudry

ÉCHOS CELTIQUES DE LA TRADITION INDO-EUROPÉENNE

On sait que les Indo-Européens sont les locuteurs de l'indo-européen reconstruit. Mais cette évidence a conduit à privilégier la démarche dite de « paléontologie linguistique » pour reconstruire leur culture. Que cette démarche soit la seule possible pour la détermination de leur cadre de vie, du dernier état de leur civilisation matérielle et, à partir de là, de leur dernier habitat commun, va de soi. Ceux qui ont voulu s'en affranchir et, par exemple, faire venir les Indo-Européens de régions où le cheval est dit « l'âne étranger », ont dû revoir leur copie. Mais il n'en va pas de même pour la culture qui repose en majeure partie sur la tradition. Or la tradition ne se reconstruit pas : elle s'observe, là où elle est vivante. Mais elle s'étale dans le temps, et mêle des innovations à d'anciens souvenirs. Elle n'est pas d'un grand secours pour déterminer le dernier habitat commun, mais elle permet de remonter beaucoup plus haut : la tradition est souvent plus ancienne que le peuple qui en a hérité avant de la transmettre. Dans un ouvrage en préparation intitulé *La tradition indo-européenne*, je propose d'en répartir l'étude sur quatre périodes.

1 La période antérieure à la constitution de l'ethnie indo-européenne

De même que l'indo-européen a été au départ l'un des parlers d'un ensemble beaucoup plus vaste, le nostratique (Bomhard 2011) ou l'eurasién (Greenberg 2000), la tradition indo-européenne a hérité de traditions antérieures et emprunté aux différents peuples avec lesquels ses locuteurs se sont trouvés en contact. C'est par exemple le cas pour les motifs de conte étudiés par Propp (1943), recensés et classés par Aarne et Thompson (1961), et dont Witzel (2012) a cherché les origines les plus lointaines dans le domaine

mythologique. Cette préhistoire lointaine échappe totalement à la reconstruction et l'indo-européaniste se contente de récolter les données que lui offrent les spécialistes de ce domaine. Les populations correspondantes semblent avoir été animistes, avoir pratiqué la magie, qui subsistera jusqu'à nos jours, mais avoir ignoré le culte divin.

2 La première période de la tradition indo-européenne

Son contenu se fonde pour l'essentiel sur ce que j'ai nommé « religion cosmique » (Haudry 1987), ensemble de conceptions cosmologiques et religieuses centrées sur la notion de « ciel du jour ». En indo-européen, où il n'existe pas de nom ancien du ciel, un même vocable désigne le jour (latin *diēs* m/f), le soleil (hittite *siu(n)-com.*), à la fois le ciel et le jour (védique *dyauh* m/f), et les dieux sont nommés **deywōs* « ceux du ciel du jour ». La notion centrale de ciel du jour a été mise en évidence par le philosophe Ernst Cassirer (1925), mais les indo-européanistes l'ont ignorée. Ce ciel diurne s'identifie partiellement au soleil, hittite *siu(n)-*, et les entités correspondantes sont majoritairement féminines. Le nom du soleil est resté féminin dans les langues baltiques et en allemand, mais la notion ultérieure de Ciel père, **dyéws p_H₂tér*(r), a donné à penser, bien à tort, que la notion était originellement masculine. La figure celtique correspondante est l'*Aed* « Feu » irlandais, dit aussi *Dagda* « dieu bon », qui est à la fois un ancien Ciel diurne et un ancien feu céleste du soleil (Jouët 2012 s.v.). Mais comme ses autres représentants, il est passé au sexe masculin à la deuxième période et l'est resté par la suite. Ce Ciel diurne/Soleil s'accompagne d'un Ciel nocturne dont le représentant direct est l'Ouranos étoilé d'Homère. Les noms de ses correspondants, le Varuṇa védique, le **Velinas* balte, le **Wōdanaz* germanique, ont été « remotivés », comme ceux du Siegfried allemand et du Sigurd scandinave qui ne font qu'un même si leurs noms diffèrent partiellement. Le monde celtique semble l'avoir oublié ou minoré, comme me l'indique Philippe Jouët : « le nom et le caractère du magicien gallois *Gwydion* s'accorde bien avec la racine **wet-* à la base de **Wōdanaz*. Une ancienne puissance nocturne semble avoir été fragmentée en

plusieurs entités : le celtique continental *Ogmios* est un dieu de la parole qui guide ses dévots dans la nuit ; l'Ogme irlandais est un « homme fort », mais un magicien dans les récits cosmologiques. » Mais le monde celtique conserve en grand nombre les représentantes des Aurores (Jouët 1993, 2007 b, 2012 s.v.) qui représentent le troisième ciel. Ces trois ensembles sont à la base de la triade des couleurs, le blanc, le rouge, le noir qui, d'origine cosmique, s'appliquera plus tard aux trois fonctions de la société, à trois états du psychisme et aux trois modes correspondants de la musique (Haudry 2008). A en juger par le sexe des divinités de la religion cosmique, la femme gardienne du feu, gardienne de la tradition, devait tenir un rôle dominant dans la société : le ciel diurne et le ciel intermédiaire sont représentés par des entités féminines, dont les dieux sont l'émanation, le ciel nocturne par une entité masculine. Il en est des confirmations dans les vestiges historiques du matriarcat et le futur roi est au départ l'époux d'une puissance féminine, la royauté **H₂reǵ-* « lumière blanche », racine d'où sont issus les noms de l'argent (Haudry à paraître) ; il subsiste de nombreux exemples de cette situation dans le monde celtique. Un autre vestige de ce statut de la femme est le mariage « par libre choix » qui se maintiendra dans les familles princières.

L'habitat correspondant se situe dans les régions circumpolaires. En témoignent nombre de textes indo-iraniens comme ce passage de la *Taittirīya saṃhitā* 1,5,7,5 « Jadis, les brahmanes craignaient que l'aurore ne revînt pas » ou cet autre de l'Avesta récent, *Yast* 6,3 « quand le soleil ne se lève pas, les démons détruisent tout ce qui existe sur les sept continents ». Autre vestige, l'image de la traversée de l'eau de la ténèbre hivernale (Haudry 1987: ch. 8). Le monde celtique apporte son témoignage avec son année de deux saisons, alors que l'année à quatre saisons est commune à l'ensemble du monde indo-européen ; mais elle remonte à la deuxième période de la tradition. Selon un passage du *Teanga bithnua* que citent Le Roux et Guyonvarc'h (1986 : 259) « il y a une autre mer que l'on voit monter de Beltaine à Samain et descendre de Samain à Beltaine, c'est-à-dire une moitié de l'année à croître et une moitié de l'année à décroître. » Il s'agit manifestement de l'année celtique à deux saisons qui reflète l'année indo-européenne de la

période la plus ancienne, celle de l'habitat correspondant, qui comportait un jour estival et une nuit hivernale. On note que le cadre temporel a été déplacé : Beltaine (premier mai) tient la place du solstice d'été, Samain (début novembre) celle du solstice d'hiver, où l'eau de la ténèbre hivernale est la plus haute. On trouve aussi des vestiges de l'année originelle dans l'année de dix mois, celle de Romulus, celle du calendrier anglais de Bède et celle de plusieurs textes brahmaniques. Un autre témoignage est celui des « îles au nord du monde » comme origine de la tradition. La tradition ne permet pas de localiser cet habitat. Mais il remonte probablement à l'optimum climatique situé par Sirocco et autres (2010 : 93-99) entre 12700 et 10700 avant notre ère dans l'Atlantique nord.

3 La deuxième période

Elle semble avoir commencé avec la néolithisation. Elle a pour caractéristiques principales les trois fonctions de Dumézil (en dernier lieu : 1995) et les quatre cercles de l'appartenance sociale de Benveniste (1969), impliquant la patrilinéarité et le patriarcat ; initialement féminines, les eaux sacrées (Lacroix 2011) tendent à devenir masculines. J'y ai joint l'apparition des notions de « temps voulu » et de « modèle idéal » désignées en indo-iranien par **r(a)tu-* étroitement lié au nom de la vérité **(a)rta-*, notions bien représentées dans le monde celtique. Elle correspond pour l'essentiel au dernier état de la communauté indo-européenne antérieur aux migrations, donc au dernier habitat commun. On semble aujourd'hui s'accorder pour l'identifier à la culture des kourganes, mais celle des gobelets en entonnoir conserve des partisans.

Les trois fonctions ne sont pas seulement représentées dans le monde celtique : elles y sont institutionnalisées, comme dans le monde indo-iranien, sous la forme de classes auxquelles s'est ajoutée par la suite celle des artisans, vieil-irlandais *oes dána*. Trois des quatre cercles sont conservés dans l'Irlande ancienne : le village, qui comme ailleurs a cessé très tôt d'être clanique, n'en fait plus partie. Mais il reste la famille nucléaire, la famille étendue, vieil-irlandais *derbfine*, et la tribu, vieil-irlandais *tuath*, dont le dieu se nomme *Teutates* chez les Gaulois (Haudry 2012) et qui a à sa tête un roi

« époux de la royauté ». Ce trait est un vestige de l'état antérieur où la royauté était une « lumière » féminine. Les panthéons ont évolué : les nouvelles fonctions sociales ont été placées sous le patronage des dieux antérieurs. Par exemple, les Aurores sont souvent devenues des déesses « trifonctionnelles ».

4 La troisième période

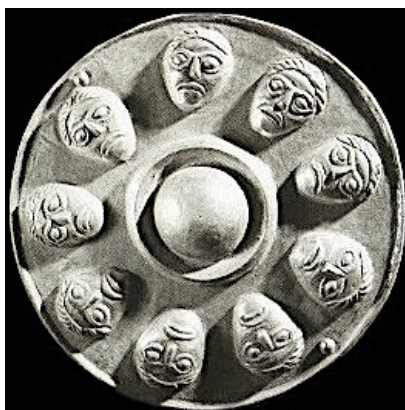
C'est celle des migrations. Elle n'est donc pas pleinement commune, mais elle comporte de nombreux contacts entre peuples dont certains sont aisés à situer comme celui des Grecs et des Indo-iraniens au début du IIe millénaire au nord de la Mer Noire (Porzig 1954 : 162) ou comme celui des Celtes et des Germains en Europe centrale (Kruta 2000 : 637), des Celtes et des Iraniens d'Europe (Kruta 2000 : 531 « les Celtoscythes ») et d'autres qui ne le sont pas comme celui des Celtes et des Indo-Iraniens (Dillon 1975). J'ai donné à la société correspondante le nom de « société héroïque » emprunté au titre du livre de Chadwick (1912). Contrairement aux deux périodes précédentes, qui semblent unitaires, celle-ci est diverse. Elle s'introduit à l'intérieur de la société lignagère qu'elle concurrence sans l'abolir. Sa principale caractéristique est l'apparition d'une nouvelle forme de solidarité, la bande qui se réunit autour d'un chef auquel ses membres ne sont pas apparentés. L'Irlande en fournit un bon exemple avec ses *fiána*. Le *féinid* qui en est membre est, selon les termes de Sjoestedt (2009 (1940) : 89), un « héros hors de la tribu », alors que Cúchulainn est « le héros de la tribu » (*ibid.* 69 et suiv.). Cette situation nouvelle a imposé une nouvelle règle sociale que j'ai nommée la « religion de la vérité » (Haudry 1978) : alors que les rapports entre les membres des communautés antérieures fondées sur la parenté étaient réglés par là, et donc pacifiques, même s'ils n'étaient pas nécessairement cordiaux, le compagnonnage peut réunir des hommes issus de clans ennemis : leur fidélité au chef et leurs rapports pacifiques avec les autres membres du compagnonnage ne vont pas de soi ; il s'agit de solidarités électives fondées sur la loyauté mutuelle. Une extension en est la clientèle qui s'est développée en Irlande (Dillon et Chadwick 1974 : 89) comme à Rome et en pays germanique à partir

de cette forme nouvelle de communauté. La société s'élargit : aux quatre cercles de la deuxième période s'ajoute un cinquième, la confédération de tribus, et au roi tribal se substitue une hiérarchie des rois (Delamarre 2008). Cette concordance celto-indienne montre que les données réunies par Dillon et d'autres ne reposent pas seulement sur des conservations remontant à la période commune des Indo-Européens, ce qui supprimerait le problème : elles comportent aussi des innovations typiques de la société héroïque.

BIBLIOGRAPHIE

- AARNE Antti, THOMPSON Stith, 1961 : *The types of the folk-tale*, Helsinki : Suomalainen tiedeakatemia.
- BENVENISTE Émile, 1969 : *Le vocabulaire des institutions indo-européennes* (2 vol.), Paris : Éditions de minuit.
- BONHARD Allan R., 2011 : *The Nostratic Hypothesis in 2011: Trends and Issues*, Washington DC: Institute for the Study of Man (Journal of Indo-European Studies Monograph No 59).
- CASSIRER Ernst, 1925 : *Sprache und Mythos*, Leipzig : Teubner.
- CHADWICK H. Munro, 1912 : *The heroic age*, Cambridge University Press.
- DELAMARRE Xavier, 2008 : Indo-Gallici Reges, *Études Celtiques*, 36 : 79-84.
- DILLON Myles, 1975 : *Celts and Aryans. Survivals of I.E. Speech and Society*, Simla: Indian Institute of Advanced Studies.
- DILLON Myles, CHADWICK Nora K., 1974 : *Les royaumes celtiques*, trad. par Christian J. GUYONVARCH, Paris : Fayard.
- DUMÉZIL Georges, 1995 : *Mythe et épopée*, Paris : Gallimard.
- GREENBERG Joseph H., 2000 : *Indo-European and its Closest Relatives, The Eurasian Language Family, I. Grammar*, Standford: Standford University Press.
- HAUDRY Jean, 1978 : La religion de la vérité, *Actes de la session de linguistique de Bourg-Saint-Maurice 1977*, Paris, 1978 : 148-153.
- HAUDRY Jean, 1987 : *La religion cosmique des Indo-Européens*, Paris Milan : Archè.
- HAUDRY Jean, 2007 : Teutates, *AEC Bulletin de liaison*, 47, mai-juin 2007 : 21.
- HAUDRY Jean, 2008 : Deux concordances indo-celtes, *AEC Bulletin de liaison*, 52 : 17-18.
- HAUDRY Jean, à paraître : La royauté dans le monde indo-européen.
- JÖRIS Olaf, STREET Martin, SIROCKO Frank, 2010 : Als der Norden plötzlich wärmer wurde, in SIROCKO Frank (éd.) 2010 : 93-99.
- JOUËT Philippe, 1993 : *L'Aurore celtique*, Paris : Le Porte-Glaive.
- JOUËT Philippe, 2007 a : *Aux sources de la mythologie celtique*, Fouesnant : Yoran.
- JOUËT Philippe, 2007 b : *L'Aurore celtique dans la mythologie, l'épopée et les traditions*, Fouesnant : Yoran.

- JOUËT Philippe, 2012: *Dictionnaire de la mythologie et de la religion celtiques*, Fouesnant : Yoran.
- KRAUSE Ernst, 1891 : *Tuisko-Land der arischen Stämme und Götter Urheimat*, Glogau : Carl Fleming.
- KRUTA Venceslas, 2000 : *Les Celtes, Histoire et dictionnaire*, Paris : Robert Laffont.
- LACROIX Jacques, 2011 : *Le celtique dēvo- et les eaux sacrées*, Bruxelles : Mémoires de la société belge d'études celtiques, 32.
- LE ROUX Françoise, GUYONVARCH Christian J., 1986 : *Les Druides*⁴, Ouest-France.
- PORZIG Walter, 1954 : *Die Gliederung des indogermanischen Sprachgebiets*, Heidelberg : Carl Winter.
- PROPP Vladimir Ja., 1983 (1946) : *Les racines historiques du conte merveilleux*, traduit du russe par Lise Gruel-Apert et Jean-Claude Schmitt, Paris : Gallimard.
- SIROCKO Frank, éd., 2010 : *Wetter, Klima, Menschheitsentwicklung. Von der Eiszeit bis ins 21. Jahrhundert*², Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- SJGESTEDT Marie-Louise, 1940 : *Dieux et héros des Celtes*, Paris : PUF.
- TILAK Lokamanya B.G., 1903 : *The Arctic Home in the Vedas*, Poona : The Managar. Traduction française par Jean et Claire RÉMY, *Origine polaire de la tradition védique*, 1979, Milano : Archè.
- WITZEL E.J. Michael, 2012 : *The Origins of the Worlds Mythologies*, Oxford University Press.



*Phalère de Manerbio sul Mella,
1^{er} s. a.C.
Museo Civico dell'Età Romana,
Brescia*

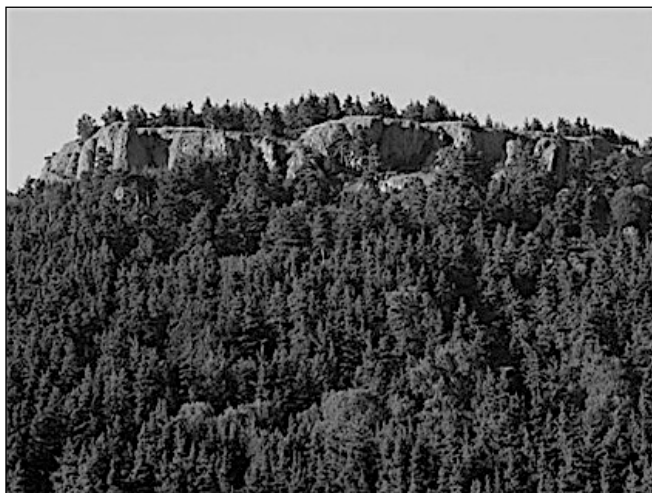
Alain Paillery

ANTOUNE, place fortifiée vellave

Les Vellaves étaient un peuple gaulois parmi la soixantaine recensée, mais pas un des plus importants ni des plus connus. Ils étaient vraisemblablement associés (peuple « client » ?) à leurs illustres voisins, les Arvernes. Leur dénomination pourrait signifier « les Meilleurs ». Leur territoire recouvrait une grande partie de l'actuel département de la Haute-Loire (Auvergne) et leur capitale pouvait être l'actuelle ville de Saint-Paulien, à une quinzaine de kilomètres au nord du Puy-en-Velay.

Le camp d'Antoune se situe dans le Velay (Haute-Loire, commune de Salettes), tout proche du département de l'Ardèche.

Sur la bordure orientale du Massif central se côtoyaient deux peuples celtes : les Vellaves (Haute-Loire) et les Helviens (essentiellement dans l'Ardèche), ces derniers faisant partie des



quelques peuples gaulois alliés aux Romains au moment de la perte

d'indépendance de la Gaule. Nous sommes en terre volcanique sur un plateau de 15 ha qui culmine à 1090 m au-dessus des gorges du cours supérieur de la Loire. Des « rivières » (éboulis) de pierre, des aiguilles-tours massives de roche (hautes pour certaines de 12 à 15 m) caractérisent la retombée sur la Loire, sur les côtés ouest et surtout sud du camp d'Antoune.

Un site méconnu

Ce site apparaît sur l'inventaire des « monuments historiques français ». Il révèle une occupation humaine attestée à l'époque finale de la civilisation de La Tène, principalement au I^{er} siècle avant notre ère. Le camp d'Antoune était implanté dans une région frontalière entre la partie de la Gaule déjà annexée depuis le II^e siècle av. J.-C. (Narbonnaise) et la Gaule indépendante, notamment l'Arvernie.

Des fouilles ont été réalisées dans les années 1930, par Albert



Boudon-Lasherms, et une nouvelle campagne de recherches a été entreprise en 2008-2011, par Marie-Caroline Kurzaj, révélant la présence d'une place fortifiée de type celtique avec, dans la partie nord du camp, un « mur gaulois » en pierre sèche¹. Ce rempart présente aujourd'hui deux tronçons bien identifiés, l'un de 120 m de

¹M.-C- Kurzaj, « Le Camp d'Antoune, un oppidum vellave », Bulletin historique de la Société académique du Puy-en-Velay et de la Haute-Loire, t. 87, 2011, p. 229-244.

long, l'autre de plus de 200 m. Il est discontinu, compte tenu de la configuration du relief naturel qui comporte des pentes raides, au sud-ouest et au sud du camp, ne nécessitant donc pas la réalisation de structures défensives. Au nord du camp, l'emplacement de ce qui a dû être une porte monumentale, comme on en trouve généralement dans les places fortes celtes, a été identifié avec la présence d'éléments de parements en orgue basaltique. Deux lignes de fortifications ont pu être identifiées dans la partie nord du camp.

Antoune n'a pas livré jusqu'à ce jour beaucoup de vestiges d'occupation, mais le milieu forestier et des fouilles relativement limitées n'ont pas favorisé les découvertes. Toutefois, quelques objets ont été trouvés : fragments de céramique (première moitié du I^{er} siècle av. J.-C.), tessons d'amphores et de vaisselle, notamment d'origine italique, fibule de même époque, ainsi que des morceaux d'une statuette en terre cuite et un bracelet en bronze.

Un centre important du pays des Vellaves

Antoune était vraisemblablement un site important dans le pays des Vellaves, notamment par son positionnement géographique en zone frontière entre ceux-ci et les Helviens, non loin des Gabales (département actuel de la Lozère). Le camp était implanté sur la voie dite du Pal, reliant Montpezat (Ardèche) et Le Monastier (Haute-Loire). Cette voie de pénétration des Cévennes et du Velay a peut-être assuré la liaison entre Alba et Saint-Paulien, soit sans doute les deux capitales respectives des Helviens et des Vellaves. Devenue voie romaine après la conquête césarienne, elle prit de plus en plus d'importance pendant les premiers siècles chrétiens en reliant Avignon et Le Puy-en-Velay. Antoune avait probablement, outre une vocation défensive, une dimension commerciale affirmée. La place forte a continué d'être occupée à l'époque gallo-romaine, après la fin de l'indépendance gauloise, mais en l'absence d'autres découvertes, il est impossible d'en savoir plus.

Antoune, Antone, voire Antoine ! Jusqu'aux premiers documents cadastraux napoléoniens du début du XIX^e siècle, le site était connu sous le nom d'Antone ; la prononciation régionale (nous sommes ici dans les franges nord de l'aire des langues occitanes) en

était « Antoune ». Antonos aurait été le nom d'un personnage gaulois¹.

On raconte parfois que Jules César lui-même aurait attaqué la place forte celte où se seraient regroupées les forces combattantes vellaves ! Antoune garde bien des mystères, ce qui explique la méconnaissance, voire l'oubli, qui lui sont réservés dans la mémoire collective, excepté au sein de la population locale du pays des sources de la Loire.

Pour conclure, pourquoi ne pas citer un extrait d'un texte poétique : « Le Camp », de A. Boudon-Lashermes², qui a effectué les premières investigations connues sur le site d'Antoune ?

« Splendides sous l'azur embaumé du matin,
Suprêmes défenseurs de la terre vellave,
Les cavaliers gaulois foulent du pied la lave
Dont les blocs dénudés rougeoient dans le lointain.
Ils retournent au camp, surchargés de butin ;
Aucun d'eux ne se sent créé pour être esclave,
Et Rome doit encore respecter cette enclave
Fière et libre au milieu de l'empire latin ».

¹ F. de la Conterrie, Cahiers de la Haute-Loire, 1976.

² A. Boudon-Lashermes, Voyage au camp d'Antoune, au pays des Gaulois, Le Puy, 1912.

Jacques Lacroix

NOTE TOPONYMIQUE SUR LE CAMP D'ANTO(U)NE

Formes anciennes

- Le nom est relevé sur la *Carte de Cassini*, première carte topographique du Royaume de France (établie dans les années 1760-1790) : *Ruine d'Antone*.
- Le *Dictionnaire topographique de la Haute-Loire*, publié en 1907, se contente de donner cette forme, sous l'entrée « Antone (Camp d') ».
- Françoise de La Conterie, qui dit n'être ni linguiste ni archéologue mais « fouilleur d'archives », a eu le mérite de retrouver, aux Archives du département voisin de l'Ardèche, un document daté de 1575 citant le *Terroyr d'Anthone*.

Interprétations du nom

- On a vu à l'origine de ce nom de lieu un nom d'homme gaulois **Antonus*, d'où un féminin *Antona (villa)* qui expliquerait le toponyme. Mais cet anthroponyme n'est pas attesté. Et on sait que bien souvent on a recouru à des noms d'homme pour cacher nos ignorances.
- Jean Arzac, auteur de la *Toponymie du Velay* (1991), préfère évoquer une racine oronymique **ant-*, qui serait issue d'un thème pré-indo-européen **kant-*, “amas de rochers et de pierres”. Si elle s'adapterait bien à la réalité topographique du site, on doit souligner que ce type de racines, trop souvent convoqué, paraît très incertain, leur provenance n'étant pas attestée ; X. Delamarre parle à juste raison du : « bien pratique (et inconnaisable) pré-indo-européen » (2003, 10). Ajoutons qu'on ne voit pas comment **kant-* aurait été réduit à *ant-*.
- Les hypothèses précédentes posant problème, une autre solution doit être trouvée. Dans une étude, à paraître en 2020, sur *Les Frontières des peuples gaulois par la toponymie* (tome 2), nous

rapporçons le nom d'*Antone* (*Antoune*, régionalement) à une formation **Ant-onā*. La terminaison *-ona* est bien connue dans la langue gauloise ; elle pourrait ici correspondre à un suffixe à sens hydronymique *-on(n)a* (attesté dans le Glossaire de Vienne, au V^e siècle : « *Onno* = “flumen” »). Le radical *Ant-* qui précède doit provenir d'un celtique **anto-*, “limite”, “fin”, “bord” ; il est comparé dans le domaine indo-européen au sanskrit *ántah*, “limite”, “frontière”, à l'ancien irlandais *étan*, issu d'un type **antono*, “front” ; on lui trouve aussi un parallèle dans l'ancien germanique **andjaz* d'où proviennent l'anglais *end* et l'allemand *Ende*, “fin” (voir J. Pokorny, 1959, 48-50 ; X. Delamarre, 2003, 49-50). De là, une série de noms de localités de France que nous analysons, comme *Anthon*, *Anthenay*, *Antigny*, *Antogny*, et comme *Antone*, jadis toutes en position limitrophe.

- L'établissement d'*Antone* a donc sans doute été le “Lieu-des-Eaux-de-la-Frontière”, ce qui correspond à son implantation et à sa vocation défensive ancienne. Comme le souligne A. Paillery, le Camp d'*Antone* était sur la frontière entre les Vellaves (qui ont laissé leur nom au *Velay*) et les Helviens, contre la bordure de la Loire, qui formait en ce secteur démarcation. Il restera un lieu limitrophe : à la frontière des diocèses du Puy et de Viviers ; aujourd'hui, à proximité de la limite départementale Haute-Loire/Ardèche. Les noms de lieux recèlent la mémoire du passé si on veut bien s'y pencher. Ils représentent, à côté des témoignages archéologiques, un héritage précieux.



Valéry Raydon

LA LÉGENDE DE BALLAR LE DANOIS (île de Tory, co. Donegal)

Afin d'informer l'association AEC de mon actualité scientifique comme m'y a invité son président Gérard Poitrenaud, je dévoile à l'attention de ses membres un chapitre extrait d'un travail en cours. Je travaille actuellement à l'élaboration d'un recueil présentant, traduisant et annotant toutes les versions conservées du conte irlandais sur la vache d'abondance *Glas Gaibhnenn* « la [vache] Grise de *Goibhniu* ». Ce conte existe sous trois formes : une forme mythologique mettant en scène des dieux de l'ancien panthéon gaélique et dont on a conservé plusieurs variantes ; nous disposons également de plusieurs adaptations épiques reprenant la matrice mythologique mais la transférant dans le monde humain et ayant pour protagonistes des avatars héroïques lisibles des divinités ; enfin, il existe une forme folklorique largement diffusée mettant en scène des personnages anonymes et ne reprenant qu'un seul épisode du récit mythologique (la traite fatale de la vache au tamis). L'entreprise a pour finalité de démontrer que ce conte du folklore contemporain perpétuait grâce à la force de la tradition orale un authentique mythe préchrétien gaélique relatif à la conception du dieu Lug. D'une part, son existence est bien antérieure à son enregistrement dans le folklore irlandais des XIX^e et XX^e siècles puisqu'une claire référence au récit mythologique est faite dans un poème de David Ó Bruadair composé vers 1680-1682, et qu'un toponyme du Donegal en relation semble-t-il directe avec l'histoire existe, lui, depuis au moins le XIII^e siècle d'après les *Annales des Quatre Maîtres*. D'autre part, tous les éléments composant ce récit n'ont rien de disparates et renvoient à d'authentiques thèmes des mythologies lughiennes tant goidélique que galloise, et le personnage de la vache merveilleuse lactifère reprend lui-même un très vieux schéma de l'imaginaire irlandais – relevant d'un héritage culturel et religieux indo-européen – enregistré dans la littérature irlandaise dès le VII^e siècle.

V. R.

Le second conte par ordre d'ancienneté concernant la vache Glas Gaibhnenn s'intitule The Legend of Ballar the Dane. Il a été publié en langue anglaise par un auteur anonyme dans le second volume de la revue littéraire Bentley's Miscellany en novembre 1837¹. Son intrigue se déroule à Tory et sur le territoire continental

¹ [W. H. Maxwell], « The Legend of Ballar the Dane », *Bentley's Miscellany*, 2, nov. 1837, pp.527-539.

qui lui fait face, tout comme le conte collecté par John Ó Donovan deux années plus tôt sur la même île. La connaissance de ce dernier restait alors confidentielle puisqu'il n'avait pas encore fait l'objet d'une publication et demeurait archivé dans le rapport manuscrit réalisé par Ó Donovan pour l'Ordnance Survey.

Le rapporteur de La légende de Ballar le Danois l'a fait paraître dans ladite revue littéraire en compagnie de deux autres courts récits offrant des comptes-rendus de légendes de Tory. Les remarques qui y sont distillées sur les habitants locaux



contemporains laissent à penser que cet écrivain a collecté ces contes lui-même au cours d'un séjour sur l'île. Outre ce triptyque folklorique, l'auteur a publié dans le même numéro du Bentley's Miscellany le second acte d'une pièce dramaturgique (Love in the City) et un billet sur la première partie d'une régata (The Regatta) à laquelle il avait participé le long des côtes d'Irlande du Nord, ce qui atteste de son passage en Donegal dont il se montre bon connaisseur de la géographie.

Le recouplement des épisodes du récit avec ceux présents dans le conte toryien d'Ó Donovan et dans d'autres versions du conte plaide en faveur de l'authenticité du fond : on y retrouve les thèmes de Balor roi de Tory enfermant sa fille pour se prémunir de la

prophétie annonçant qu'il serait tué par son petit-fils, de la razzia par Balor de la vache merveilleuse lactifère sur le continent à la forge de Goibhniu, profitant de la distraction fatale d'un jeune TDD venu faire forger son épée et chargé de la surveiller, de la quête du jeune héros pour récupérer la vache entraînant la conception de Lug dans la tour de Tory puis son rapatriement continental, le meurtre de Balor par Lug quelques années plus tard en crevant son œil maléfique d'une barre de fer prise dans le foyer de la forge. Il n'y a rien d'inventé dans tout cela et le conte s'apparente à une variante du récit enregistré par Ó Donovan. Ce conte est le premier à attribuer la possession de la vache au forgeron Goibhniu – version la plus communément répandue – et à donner le nom classique du père de Lug, Cian (il est nommé Kien mac Caunthca ; Ó Donovan l'appelait simplement Mac Cinnfhaelaidh), montrant en cela l'ancienneté de la tradition¹. Une confirmation catégorique de l'authenticité de cette Legend of Ballar the Dane a été fournie tardivement : la trame et ses séquences sont identiques – seuls les noms divergent – à celle d'un conte rapporté deux générations plus tard en juillet 1892 à Gortahork dans le Donegal, sous une forme beaucoup plus développée et dans un style simple et dépouillé propre à la tradition orale, de la bouche d'un certain Michael Curran et mis par écrit par le folkloriste américain Jeremiah Curtin². Cette version de l'histoire offre donc une véritable tradition qui était diffusée dans la culture populaire du Donegal et qui témoigne d'une belle vitalité tout au long du XIX^e siècle.

L'histoire, pour être une des plus anciennes retransmises et d'une indéniable authenticité, n'en est pas moins celle qui porte le plus de traces de littérisation de la tradition orale rapportée, en phase avec la qualité d'écrivain de l'auteur et avec le genre de la publication dépourvu de velléités scientifiques : les épisodes qui éclairent habituellement des noms de lieu ont été toilettés des toponymes s'y raccordant, et le récit est émaillé d'adjonctions de

¹ C'est le fils puîné anonyme de Kien mac Caunthca qui est en réalité crédité de la paternité de Lug dans le récit, mais ce personnage n'est en fait qu'un doublet maladroit de Cian, appelé *mac Caunthca* alors qu'il aurait dû être nommé *mac Kiein*.

² Voir le conte *Balor on Tory Island*.

mots français, de références bibliques, juridiques et économiques, de citations littéraires, de commentaires humoristiques de l'auteur.

L'identité de l'auteur n'est pas déclinée dans le Bentley's Miscellany et a peu intéressé les savants, comme le conte du reste dont l'existence est demeurée confidentielle. Seul l'antiquaire irlandais Edmund Getty, qui mentionne la référence en 1853, avait émis l'hypothèse que le conte avait été « compilé par quelque gentilhomme en relation avec l'Ordnance Survey »¹. Cependant une précision donnée dans le sommaire permet de lever le voile sur l'identité de cet écrivain membre présumé de la gentry qui avait souhaité en son temps garder un anonymat de plume : il est crédité d'être l'auteur des Stories of Walterloo. Les moteurs de recherche d'internet facilitant les choses, il a été aisé de retracer l'identité de l'individu à qui l'on doit les Stories de Waterloo publiées en 1829 : il s'agit de William Hamilton Maxwell (1792-1850) originaire d'Irlande du Nord (Newry, co. Down) et d'ascendance écossaise, membre de la noblesse non titrée, qui après une courte carrière cléricale – son passé militaire et sa participation à la bataille de Waterloo restent discutés –, fut romancier, novelliste et historien, et précurseur du genre du roman militaire burlesque. L'identité de l'auteur du conte de Ballar the Dane s'est vue confirmée par la republication du triptyque de légendes toryiennes originellement paru dans les pages du Bentley's Miscellany dans un recueil posthume de textes de Maxwell, Erin-go-Bragh or Irish life pictures publié en 1859².

¹ E. Getty, « The island of Tory; its history and antiquities, part II, Pagan Period », *UJA*, 1, 1853, p.116. Un autre savant irlandais, Th. J. Westropp, a également eu connaissance de ce conte par la lecture d'E. Getty et en a consigné la référence dans une note bibliographique infrapaginale sur les *Glasseivnagh legends* dans son article « Prehistoric Remains (Forts and Dolmens) in the Corofin District, co. Clare (n°XI) », *JRSAI*, 43, 1913, p.248 n.6.

² W. H. Maxwell, *Erin-Go-Bragh or Irish Life Pictures*, vol. II, Londres, Richard Bentley, 1859, pp.286-295 (*Ballar the Dane*).

Ballar le Danois était le plus ancien des rois de Torry¹. Si la tradition n'est pas injuste avec lui, un pire spécimen de royauté ne pourrait être trouvé dans toute la Sainte-Alliance. Ses manières étaient tout sauf aimables ; son tempérament violent ; son inclinaison sanguinaire et revancharde ; quant à ses notions concernant les doctrines du *meum et tuum*², il n'y avait pas un gentilhomme plus ignorant en son temps.

Ballar était d'apparence sombre, sévère et gigantesque ; et, dans son excès de générosité, Mère Nature fut ravie de le doter d'un troisième œil. Ce supplément oculaire était situé à l'arrière de sa tête ; et telle était la malfaisance de son pouvoir qu'un seul regard éteignait la vie animale, qu'une forêt était desséchée par un regard, et que toutes les collines nues et dépourvues d'herbe qui se trouvaient dispersées en groupes sur le continent sur les hauteurs disséminées d'Arygle³ pouvaient – si l'on fait confiance à la tradition – faire remonter leur stérilité à une visite optique qu'ils subirent de leur dangereux voisin, le roi de Torry. Comme même dans les personnages les plus sombres on peut trouver quelque ombre plus claire, Ballar, – pour rendre au diable ce qui lui est dû –, parfaitement au courant des propriétés destructrices de son troisième œil, le gardait soigneusement caché derrière une tenture.

Ballar avait « *une fille merveilleuse et pas plus* »⁴ et un oracle avait prédit qu'à moins qu'il ne soit tué par son petit-fils,

¹ Nous avons conservé pour les noms des personnages et des lieux la graphie qui en est donnée dans le texte.

² *meum et tuum* : formule juridique en latin – « [ce qui est] mien et [ce qui est] tien » – qui est employée dans la loi anglaise pour référer au droits relatifs à la propriété privée. Voir *Collins English Dictionary*, Londres, HarperCollins Publishers, 2014¹² (1991), s.v. *meum et tuum*.

³ Mont Errigal ?

⁴ « *one fair daughter, and no more* » : citation tirée de la tragédie d'*Hamlet*, II, ii, vv.388-389, éd. Horace Howard Furness, *Shakespeare*, vol. 3, part I, Philadelphie, J. B. Lippincott and Co., 1877⁶. Shakespeare reprenait lui-même la formule d'une ancienne ballade anglaise intitulée *Jepha, judge of Israel* (R. H. Evans (éd.), *Old Ballads*, I, Londres, W. Bulmer and Co, 1810,

il vivrait pour toujours. Déterminé à vivre plus vieux que Mathusalem¹, Ballar se décida à quitter son pays d'origine, et à rechercher un endroit stable où le célibat de la jeune fille pourrait être assuré. Il se mit donc en voyage et, après un long périple, visita le Donegal et choisit Torry pour résidence ; par Dieu ! C'était un lieu idéal pour un gentilhomme qui souhaitait une retraite et il ne pouvait pas ne pas être choisi. Là, il construisit un château pour lui et une prison pour sa fille. Pour « *tout mettre en règle* », la jeune fille fut placée sous la *surveillance*² de douze vierges ; l'histoire ne dit pas où ces dernières avaient été obtenues.

Les plus proches voisins de Ballar sur le continent s'appelaient Gabshegonal et Kien Mac Caunthca. Ce dernier possédait deux braves garçons, tandis que le premier était propriétaire d'une génisse blanche : *Glassdhablecana*, ou « *la vache aux flancs gris* », qui suscitait la convoitise de tout le pays. Rien du Dingle au Donegal n'aurait pu lui être comparé ; elle était une laiterie à elle toute seule ; et Ballar, sans souci de la justice, et sans crainte du juge des assises en exercice devant lui, était décidé à la dérober s'il le pouvait. À l'instar d'autres autocrates, il n'éprouva aucune difficulté à remporter un titre, car il avait affirmé que ceux qui résidaient sur le continent étaient ses vassaux et réclama et exigea certains droits seigneuriaux qui, à la grande satisfaction de ceux qui se mariaient, étaient tombés en désuétude³.

pp.7-10), consacrée à l'épisode biblique fameux où le juge Jephtha fut amené à sacrifier son unique fille à Dieu pour respecter un vœu (*Livre des Juges*, 11, édition œcuménique).

¹ Mathusalem est un personnage prédiluvien de l'Ancien Testament qui est crédité d'avoir eu la vie la plus longue (969 ans) et dont la mort coïncide chronologiquement avec la date du déluge (*Genèse*, 5, 21-27, édition œcuménique).

² En français dans le texte.

³ *Référence au jus noctis primae* « droit de la première nuit », droit légal supposé des seigneurs féodaux au Moyen Âge d'avoir des relations sexuelles avec la femme

Ses ministres n'étaient pas meilleurs que lui, comme ceux de tous les mauvais monarques ; et les chefs de sa maison, Mool et Mullock¹, furent les dignes représentants de leur chef aux trois yeux. Comme sa demande à propos de la vache de Gab avait été rejetée de manière péremptoire, le tyran de Torry était décidé à l'obtenir par la fraude, puisque la force n'aurait pas eu d'effet ; et Mool et Mullock reçurent des instructions en ce sens.

Les intentions de Ballar ayant été éventées, Gabshegonal resta sur ses gardes et demanda assistance aux fils de Kien Mac Caunthca. Il se trouve que Gab était le plus célèbre forgeron d'épées de son temps, et il promit de forger une arme pour chacun des jeunes hommes ; ils s'engagèrent en retour à surveiller la vache aux flancs gris pour un temps donné.

Le plus âgé des Mac Caunthcas remplit sa part du contrat avec le forgeron et obtint l'épée promise ; et le plus jeune commença à regarder et à surveiller à son tour. Sa vigilance protégea la vache blanche pendant quelque temps ; mais, malheureusement, il advint que le jeune homme fut pris du désir de voir son nom gravé sur la lame de l'épée que Gab était en train de polir. Il courut à la forge pour faire connaître son souhait ; et, aussi courte que fût son absence, hélas ! la vache était partie à son retour ! Les ravisseurs furent découverts au sommet de l'Arygle ; le jeune Mac Caunthca observa Mool et Mullock conduisant Glassdhablecana sur la plage ; et, sans qu'il puisse les rattraper, ils s'embarquèrent pour Torry avec leur proie. En colère contre lui, le forgeron retint le frère aîné en otage et jura que, si la vache n'était pas récupérée, il le décapiterait pour venger sa perte.

d'un vassal ou d'un serf durant la nuit de ses noces. L'existence réelle de ce droit de jambage demeure discutée.

¹ Mool < *Maol* « tête » et Mullock < *Mullag* « astuce » jouent un rôle plus actif dans le conte *Balor on Tory Island* et y connaissent une fin tragique orchestrée par le jeune Lug.

Le malheureux gardien, accablé de chagrin et de honte, s'enfuit de sa maison et erra lourd de soucis le long de la côte rocheuse. Atteindre Torry était impossible et il s'abandonna au chagrin et au désespoir.

Soudain, un petit homme aux cheveux rouges apparut de manière inattendue à son coude, et l'interrogea avec une civilité compatissante, sur la raison de ses lamentations. Mac Caunthca lui raconta l'infortune et le nain rouge lui présenta ses condoléances et proposa de l'aider à rejoindre l'île. Mac embrassa le petit gentilhomme et son offre ; et, ayant gravi le sommet du Cruicknaneabth¹, il posa son pied sur la main du nain, qui s'éleva avec lui dans les airs et, passant au-dessus des petites îles entre Torry et le continent, aussi rapide que le vent lui-même, atterrit sain et sauf sous les murs du château de Ballar. Le jeune et son conducteur furent tous les deux « *le nonce* » rendu invisible. La vache fut trouvée sans trop de difficulté ; et le nain promit que, le matin venu, elle soit renvoyée saine et sauve à son propriétaire légitime, l'honnête forgeron d'épées, Gabshegonal.

Il ne semble pas que le petit gentilhomme à la barbe rousse ait préféré la lumière du jour pour ses voyages aériens ; mais il s'agissait plutôt que son *protégé*² demeurât sur l'île cette nuit-là. Il fut introduit par le nain serviable dans la prison de la princesse, où il resta jusqu'à l'aube. Il fut ensuite conduit sain et sauf à l'endroit qu'il avait quitté la veille au soir. L'homme rouge prit congé chaleureusement. La vache aux flancs gris était devant lui chez le propriétaire. Son frère fut libéré ; l'épée promise remise honnêtement par le fabricant ; et toute l'aventure se termina bien.

Le temps passa. Neuf mois s'étaient écoulés depuis sa visite sur l'île, lorsque le jeune Mac Caunthca fut honoré par une visite du petit gentilhomme rouge, qui sollicita sa compagnie pour faire une

¹ Crocknalaragah ?

² En français dans le texte.

visite matinale à la princesse emprisonnée. Ils traversèrent le bras de mer avec la même rapidité qui avait marqué leur vol précédent ; et, en entrant dans la tour bien connue, quels furent l'émerveillement et la surprise de Mac Caunthca en découvrant qu'il était le père d'une famille nombreuse et en bonne santé ! La princesse venait de donner naissance à un fils ; et les douze jeunes filles suivant l'exemple de leur maîtresse, comme liées par leurs devoirs, avaient chacune produit « *un gros garçon* » (*a chopping boy*).

Mais, hélas ! Les plaisirs de la paternité s'achevèrent rapidement. Ballar détestait les enfants. Des jumeaux tromperaient un Malthusien distrait¹ ; mais quelles excuses pourraient être présentées pour treize jumeaux ? Le jeune Mac Caunthcas ne devait rien laisser mais tout enlever très rapidement ; et le nain, avec son habituelle bonne composition, proposa le moyen. Un *curragh* fut trouvé ; les douces promesses des demoiselles d'honneur furent placées dans une couverture et maintenues par des broches sur le dos de leur papa, tandis que l'héritier du trône fut installé dans un manteau à part ; et le *curragh* fut lancé sur l'océan avec cette précieuse cargaison.

Bientôt le vent se rafraîchit, la mer se fit grosse et la frêle embarcation fut ballottée à la surface d'une mer en colère. Dans la furie de la tempête, les broches qui fixaient la couverture cédèrent ; la progéniture des vierges gardes du corps passa par-dessus bord ; et le jeune Mac Caunthca rejoignit le continent avec un seul fils, l'héritier présomptif du trône de Torry.

On peut imaginer que les soins d'un nourrisson seraient devenus une charge quelque peu pénible pour l'amant de la princesse de l'île ; mais là encore l'homme rouge soutint son ami. Le nain se porta volontaire pour élever l'enfant pendant sept années, puis le remit à son père pendant les sept années suivantes, alors que lui, Barbe-Rousse, le recevrait à nouveau pour sept autres années ; et ainsi en serait-il disposé du petit-fils du monarque à trois yeux durant sa minorité. Il en fut ainsi. Le garçon grandit vite ; et, endoctriné aux

¹ Adeptes de la doctrine de l'économiste britannique Thomas Malthus († 1834) qui préconisait la limitation des naissances dans un but social.

pieds d'un Gamaliel¹ doté comme l'était le petit Barbe-Rousse, il n'est pas étonnant que l'héritier de Torry devînt un gentilhomme accompli.

Sa première apparition en public aurait eu lieu à un mariage à la campagne ; et là, Ballar, assisté de Mool et Mullock, et de sa suite habituelle, fut ponctuel pour exiger sa prérogative. Choqué par l'immoralité de son grand-père, le 'protégé'² du nain protesta contre le vieux gentilhomme en vain ; et, pour renforcer ses arguments, il avoua imprudemment le degré de relation qui les liait. Furieux de la découverte, l'ancien pécheur était déterminé à éliminer le jeune homme ; il leva la main pour dévoiler le troisième œil, mais son petit-fils jaillit hors de la maison et courut s'abriter à la forge de son parent, Gabshegonal. Une poursuite s'engagea. Ballar et son escorte pressèrent le fugitif de près ; et le jeune homme eut seulement le temps de s'armer d'une barre chauffée lorsque son cruel parent et son escorte s'engouffrèrent dans la forge. Avant que l'œil ne puisse être dévoilé, l'héritier de Torry anéantit son mauvais pouvoir d'un coup chanceux, et il vérifia alors de manière satisfaisante que le pire des yeux ne faisait pas le poids face au fer rouge brûlant.

Mais, même dans la mort, Ballar ne fit preuve d'aucun sentiment de pardon chrétien. Appelant son petit-fils à ses côtés, il lui demanda d'abrèger ses souffrances en lui coupant la tête ; et ensuite, s'il plaçait sa tête sur la sienne, il l'assura que tout le savoir que lui, Ballar, possédait, serait directement transféré à son petit-fils et qu'il resterait ainsi un héritage dans la famille. Le jeune homme consentit librement à la première partie de la demande ; mais, conscient de la fourberie de son grand-père, il décida prudemment de voir quel effet aurait la tête sur une pierre avant qu'il ne tente l'expérience sur lui-

¹ Le Pharisien Gamaliel était un docteur réputé de la loi judaïque († c. 50), connu, entre autres, pour avoir défendu les Apôtres devant le sanhédrin (*Actes des Apôtres*, 5, 34-39).

² En français dans le texte.

même. Le résultat démontra que ses soupçons étaient fondés. Une goutte de matière empoisonnée tomba de la tête sur le rocher ; et on montre une falaise effondrée sur l'île à propos de laquelle on raconte qu'elle avait été brisée par la tête de Ballar déposée là.

Le reste de la légende est heureuse, comme il se doit. La princesse devint le moment venu une épouse ; son fils dansa au mariage¹; et les demoiselles d'honneur furent pourvues de maris et, bien que tardivement, furent enfin « *faites d'honnêtes femmes de* ». N'ayant plus besoin d'engager leurs rejets dans l'océan par douzaine, leur progéniture augmenta et se multiplia ; et les habitants actuels de Torry croient être les descendants directs de la princesse danoise et de la suite vierge qui « *soutint sa compagnie* ».



¹ À noter l'absence de référence à Kien ou à son fils Mac Caunthca qui aurait dû être l'heureux époux de la princesse.

Gérard Poitrenaud

Un roi à Glauberg ? Implications mythologiques de la « tête exaltée »

La désormais célèbre statue en grès découverte près du tumulus de Glauberg est datée de la première moitié du V^e siècle a.C.¹ Elle représente un prince héroïsé coiffé d'un bonnet d'où s'élèvent de chaque côté deux grandes excroissances qu'on a comparées à des « oreilles de Mickey ». Cet article se propose de mettre en lumière les implications mythologiques de ce motif fort répandu dans la keltiké entre le V^e et le II^e siècle a.C. Tirant son origine de passages de mon livre *Dans les Cercles de*

Cernunnos, cette ébauche préfigure la première partie d'une étude à publier sur les ornements du prince de Glauberg. La

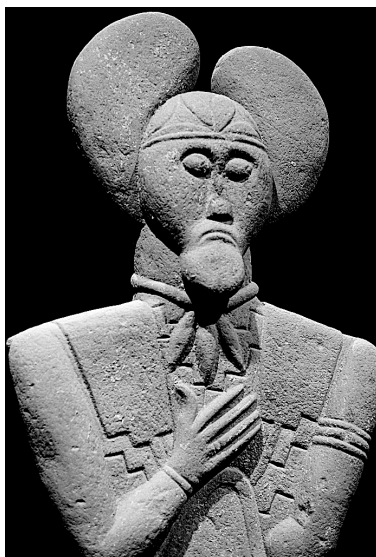


Fig. 1 Statue en grès du Prince de Glauberg (partie supérieure)
Museum Keltenwelt am Glauberg
(Glauberg, Hesse)

¹ La « résidence princière » dont l'origine remonte à la fin du VI^e s. a.C., donc à la fin du Hallstatt, se trouve à l'extrémité nord de la plaine fertile de la Wetterau, à un croisement de routes commerciales qui relie les vallées du Rhin médian et du Main au massif du Harz. La rareté des objets métalliques et des objets importés de la zone méditerranéenne suggèrent une base économique différente de celle des résidences princières du Wurtemberg (Höneburg). Il est certain que le sel extrait en grande quantité à Bad Nauheim à une vingtaine de kilomètres de là a permis à cette principauté de participer aux échanges commerciaux. Arie Kalis: *Der Glauberg. Ergebnisse der Forschungen in den Jahren 2004 bis 2009*, pp. 289-318. [en ligne sur academia.edu]. Cf. Karl Weber, *Das Rätsel der Kelten vom Glauberg. Glaube, Mythos, Wirklichkeit*, Stuttgart, Theiss Verlag, 2002.

deuxième traitera des implications mythologiques du collier en or et la troisième de celles de l'œnochoé.

Il est couramment admis que le motif du visage humain de face surmonté ou entouré de volutes en esse a son origine dans les masques qui décorent les anses des stamnoi étrusques, comme attestés dans le Kleinaspergle près de Ludwigsburg, dans la tombe d'un guerrier à Altrier au Luxembourg ou dans la deuxième tombe princière de Weiskirchen en Sarre. Or, le stamnos est utilisé pour le service du vin ou de l'hydromel¹. Se peut-il que cet ornement de tête assimile le « prince » qui le porte au dieu du vin qui meurt et qui renaît ? Nous y reviendrons plus loin. Quoi qu'il en soit, la découverte de Glauberg a remis en question l'interprétation du motif comme dégénérescence de la palmette hellénistique² puisque, étant du V^e s. a.C., elle est antérieure à cette période. Si l'association de l'image humaine et du végétal est bien un leitmotiv de l'art laténien³, encore faut-il préciser que cette image est sacralisée et que l'ensemble est un thème mythique. C'est seulement dans la mesure où le masque et les ornements végétaux ont été vus sur le plan mythique qu'ils ont pu devenir des emblèmes de souveraineté.

Si les chercheurs allemands parlent de « couronne foliacée », ces volutes sont en France souvent considérées comme des « feuilles de gui ». La description par Pline l'Ancien du rituel de sa cueillette est pour beaucoup dans cette interprétation. On sait que la plante sacrée des Celtes, dont les feuilles s'opposent par paires de façon caractéristique, est liée au chêne dont elle marque l'élection par « le

¹ Cf. Megaw, J.V.S. : Two La Tène finger rings in the Victoria and Albert Museum, London. An essay on the human face in Early Celtic Art. *Prehist. Zeitschr.* pp. 43-44, 65-66, 96-166 et note 15, d'après Rudolf Echt : Dionysos et Minerve chez les Celtes. Bijoux et vaisselle de la tombe princière de Reinheim comme sources de la religion celtique ancienne, pp. 253-270. [http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/42968/CL_2000_3_253.pdf]

² Duceppe-Lamarre, Armelle, Unité ou pluralité de la sculpture celtique hallstattienne et laténienne en pierre en Europe continentale du VII^e au I^{er} s. a.C., in : Documents d'archéologie méridionale [en ligne], n° 25, 2002, 289.

³ Duceppe-Lamarre 2002, 289. N° inv. 05 D, 298 et 290.

ciel ». Les Gallois nomment *oll iach* (« guérit tout ») cette panacée (*omnia sanantem*) au pouvoir fécondateur. Gageons que Pline ne la relie pas par hasard à la nouvelle lune et au cycle du temps, ainsi qu'à la vigueur de la lune et des jeunes taureaux (**Histoire naturelle XVI, 249-251**). Ses qualités font assurément partie de ce qu'on attendait de la faveur divine comme du souverain qui en bénéficiait de façon si ostentative. Mais la tête du prince peut-elle être vraiment assimilée à la baie du gui ?

La découverte dans la tombe à proximité (dite tombe n°1) d'un couvre-chef de même forme composé d'une armature de fil de fer, de tissu et de cuir montre que le prince a certainement porté cette coiffure de son vivant¹. L'identité du personnage statufié et du prince enterré à proximité avec armes et bouclier, arc et carquois ressort également d'un collier à trois pendentifs oblongs représenté sur la statue et dont on a retrouvé un presque équivalent en or dans la tombe. Les « feuilles de gui » partent de l'emplacement des oreilles (qui ne sont pas visibles). Le bonnet est orné d'une rosace foliacée. Les feuilles stylisées pour former des arcs de cercle s'inscrivent dans un cercle centré au milieu du front. Si la tête du souverain est comparée au gui envoyé par le ciel, et dont les vertus fécondantes et guérisseuses sont celles qu'on demande du souverain, la plante toujours verte et la maturité des baies en fin d'année la font incarner la victoire sur la mort assimilée à la « ténèbre hivernale », ainsi que la pérennité du vivant. Le symbolisme du couvre-chef renvoie donc à l'investiture céleste, au perpétuel renouveau de la souveraineté par delà la mort. Le roi — au sens de la sacralisation intemporelle et supra-individuelle d'un pouvoir qui ne s'appuie pas en premier lieu sur la force — reçoit lors de son apothéose des attributs divins et est accueilli comme un dieu parmi les dieux. Il incarne alors lui-même le principe de centration ou de recentration du monde conformément aux cycles cosmiques. Le fait que le roi de Glauberg portait cette coiffe de son vivant montre qu'il pouvait afficher, par anticipation, les attributs de son apothéose, de sa deuxième naissance ou, autrement dit, qu'il était vu comme la réincarnation d'un ancêtre

¹ Martin Kuckenburger, *das Zeitalter der Keltenfürsten, Eine europäische Hochkultur*, Klett-Cotta 2010, pp. 70-71 et fig. 15, et pp. 43, 251.

héroïque. Cette apothéose institutionnalisée ressort également du complexe culturel en contrebas du tertre. Mentionnons seulement ici qu'il comprend une double allée processionnelle orientée nord-ouest et entourée de fossés conduisant droit au tertre et le contournant. Il semble que l'héroïsation (le passage par la mort) soit devenue l'initiation que doit subir le futur roi. Tout se passe comme si l'épreuve du passage dans l'Autre Monde était une purification annihilant ce qui est contingent du prétendant. Est-ce pour cette raison que la tête du personnage de Glauberg a une forme évoquant un crâne, et que les coins de sa bouche sont tournés vers le bas ?

De même époque est la tête biface de Heidelberg (à presque deux cents kilomètres au sud). Découverte près d'un tertre funéraire au pied du Heiligenberg, elle se caractérise par deux excroissances qui naissent sous l'emplacement des oreilles et entourent la tête pour se rejoindre par leur côté arrondi au-dessus du crâne. Les excroissances sont cette fois dotées de rebords qui évoquent plus nettement des oreilles. Sur le front, une sorte de trèfle à trois feuilles rappelle aussi la statue de Glauberg. La feuille (ou le bourgeon) du milieu est verticale, les bords inférieurs des deux feuilles latérales se confondent avec les sourcils relevés du personnage¹. La tête est



Fig. 2 Tête en grès du Heiligenberg près de Heidelberg
Kurpfälzisches Museum Heidelberg

ainsi assimilée à une sorte d'arbre de vie. Il en est de même à Glauberg où le nez et les yeux du prince forment avec les ornements foliacés de sa coiffe une sorte d'arbre schématisé. Sur la face opposée de la tête de Heidelberg, on voit des lignes géométriques

¹ Jörg Heiligmann, *Die Welt der Kelten, Zentren der Macht — Kostbarkeiten der Kunst*, Jan Thorbecke Verlag, 2012, fig. 118, p. 115.

dans un cercle, comme à Glauberg. Tout cela n'est évidemment ni caprice ni hasard : il s'agit dans les deux cas d'exprimer que le végétal et l'humain — au niveau royal — sont des apparences d'une entité divine qui préside à l'organisation de l'espace, aux cycles du manifesté, à l'ordre du monde symbolisé par les cercles.

On peut en savoir plus grâce aux visages représentés sur le pilier en grès rouge de Pfalzfeld (au sud de Coblenche) qui ressemblent tellement à la tête de Heidelberg et à celle de la statue de Glauberg, qu'on doit envisager non seulement qu'elles sont du même atelier¹, mais qu'elles se rapportent au même personnage ou à la même dynastie². On retrouve la même coiffe à rosace. Les excroissances partent comme des gouttes de l'emplacement des oreilles pour s'amplifier et se rejoindre au-dessus de la tête. De leur point de rencontre s'écartent deux lignes d'où s'élèvent deux essences inversées face à face qui ont en commun le cercle de leur extrémité supérieure. Les yeux schématisés sont grand ouverts comme sur les deux reliefs précédents. De l'étroit menton, sortent trois pointes de barbe en forme de fleur de lys à l'envers qui rappellent les trois pendentifs du collier de Glauberg occupant à peu près la même place. On pense à ce que j'appellerai le geste du « serment » du prince de Glauberg, qui semble relier symboliquement la barbe, le côté du bas et une triplicité « du bas » que je tenterai d'expliquer plus loin. L'ensemble est entouré d'un enchaînement d'essences verticales qui suggèrent à la fois l'écoulement d'un liquide et des guirlandes feuillues. En fait, la curieuse forme en poire du visage, la barbe et les feuilles de gui sont tellement intégrées dans le décor d'essences qu'on doit supposer que la tête participe de la même force génératrice,

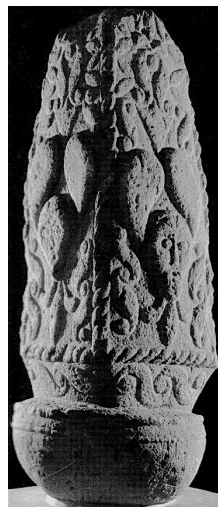


Fig. 3 Pilier de
Pfalzfeld
LVR-Landesmuseum
Bonn

¹ Duceppe-Lamarre, 2002. p. 289.

² Il appartiendra à une étude dédiée de préciser dans quelle mesure les trois endroits mentionnés peuvent décrire un territoire.

qu'elle est l'apparence d'une divinité des flux et du monde végétal en perpétuel jaillissement et en perpétuel essor. N'est-ce pas la semence divine qui se répand ainsi dans le monde ?

Loin d'être une trouvaille locale, ce motif fait partie d'une tradition commune aux artistes celtes de l'Europe médiane, puisqu'un très semblable flot continu d'esses se trouve également sur l'œnochoé de Dürrenberg (près de Hallein en Autriche), qui semble trahir une inspiration méditerranéenne — mais ce n'est pas le cas. L'ornementation du récipient présente au contraire des ressemblances frappantes avec celle du pilier en ce qui concerne les bordures d'esses ou ce qu'on peut appeler provisoirement la fleur trilobée de la base. La transformation des esses verticales en gouttes lenticulées ou feuilles de gui, l'ajout des feuilles de gui au visage laissent transparaître un fond mythique. La boisson manifestement sacralisée semble ici associée à un être divin et placée sous le signe de flots d'où il tire son origine. Ce flot provient de la fleur trilobée inverse. Dupliquée à la base de chaque nervure verticale entourant l'œnochoé, évoquée d'une autre manière sur ses épaules du récipient, elle figure selon moi... une abeille. Ceci nous en dit beaucoup ! Aussi sur le plan méthodique : l'ornementation de l'œnochoé n'est pas aléatoire, mais est en rapport avec son contenu. Elle renvoie à la signification mythique de cette boisson. Les flots représentés par des esses sont donc aussi des flots d'hydromel, et le masque, son esprit ou peut-être sa déesse. Le pouvoir du prince « rené » est donc lié à l'ivresse de même que la vie dans l'Autre Monde est pensée comme une ivresse sans fin. Si les feuilles de gui marquent comme on a vu l'apothéose du souverain, un de ses attributs est la profusion d'hydromel ou de vin (comme on peut voir dans les tombes de Hochdorf ou de Vix) correspondant à son pouvoir de fécondation universelle par l'ivresse sacrée. On sait que la racine



Fig. 4 Ornement du bec verseur de l'œnochoe de Dürrenberg, Keltenmuseum Hallein (Autriche)

celtique et gauloise *medu-* signifie « ivresse »¹, la connotation de « pouvoir » est probable par *meddu-* « jugement » et gallois *meddu* « pouvoir ». Le parallèle avec l'ancienne Irlande est aussi patent, puisque ses rois épousent *Mebd*, « Ivresse », qui incarne en même temps la *flaithius*, c'est-à-dire la souveraineté. L'un des époux de *Mebd* est d'ailleurs *Fergus* en qui on a vu un ancien dieu de l'engendrement.

Mais revenons à la stèle de Pflazfeld, dont les grands registres pyramidaux sur les quatre faces sont délimités par des torsades. Audessous, une frise d'esses horizontales inspirée par les méandres et les grecques de l'art classique évoque encore l'élément liquide dont on a déjà précisé la nature². Les quatre faces (ornées d'une tête hiératique) ainsi que les méandres de la base rappellent bien sûr l'omphalos de Kermaria (près Pont-l'Abbé dans le Finistère) : la stèle est donc un centre du monde en rapport avec les quatre directions de l'espace ou du ciel³. La personne royale et son pouvoir sont ainsi mis en rapport étroit avec l'organisation et même avec l'origine du cosmos. Mentionnons qu'à Glauberg, les fragments de trois autres statues presque identiques ont été trouvés. Il n'est pas sûr qu'elles représentent des souverains alliés ou vassaux, des prédécesseurs ou des membres de la dynastie. Il sera donc permis de formuler l'hypothèse selon laquelle le souverain à la « tête exaltée » (Pierre Lambrechts) au centre

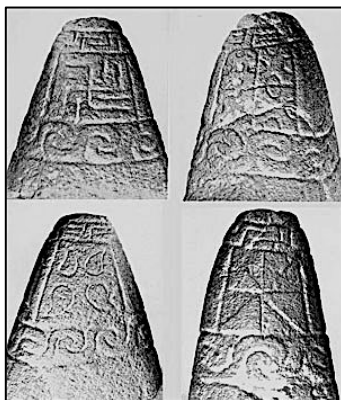


Fig. 5 Omphalos de Kermaria
Musée d'archéologie nationale de
Saint-Germain-en-Laye

¹ Delamarre, Xavier : *Dictionnaire de la langue gauloise*, Paris, Errance, 2018 (3^e édition), p. 188.

² Voir Kelten, 2012, fig. 318, p. 242.

³ Nous ne savons pas si le pilier de Pflazfeld était aussi considéré comme un « milieu » géographiquement et territorialement parlant, auquel cas il faudrait envisager un territoire d'au moins une centaine de kilomètres de tous les côtés.

fécond du monde est relié aux quatre directions mythiques de l'espace¹, qu'il est leur ordonnateur en quelque sorte, et que c'est aussi pour cette raison qu'il est représenté de façon démultipliée. Mais ce n'est pas tout. En examinant plus attentivement le visage de la stèle, on découvre que la curieuse barbe tripartite peut aussi évoquer l'abeille qu'on a identifiée sur la cruche de Dürrnberg. Que peut signifier cet assemblage extraordinaire ? Le baiser symbolique de l'abeille ? Il pourrait représenter l'hydromel et donc l'ivresse divine synonyme d'immortalité et de souveraineté, le roi étant comme on a vu son époux. Mais par un raccourci hardi bien dans l'esprit de l'art celtique, cette image peut aussi représenter sa « parole plus douce que le miel » et/ou ses « paroles ailées » (Homère). Selon le linguiste Ranko Matasović, l'abeille est *becos* en ancien celtique, tandis que *bec(c)os* signifie le bec. Un ancien jeu de mots celtique révélé ? Les enchaînements d'esses semblent figurer les flux d'un mythique hydromel, facteur de pouvoir, d'immortalité et de fécondité qui sourd du milieu du cosmos. Cet hydromel semble aussi assimilé à la bonne parole du souverain sacralisé. Sa tête ailée comme une abeille ?

Un autre aspect de cette souveraineté sacrée apparaît sur le pilier-statue à double visage de Holzerlingen près de Stuttgart (daté entre le IV^e et le II^e s. a.C.) : son visage est encadré par deux grandes excroissances qui se terminent par des cornes arrondies. La parure de tête foliacée semble donc avoir été réinterprétée pour connoter la fécondité animale liée au cheptel et ainsi à la prospérité. Le pilier porte au verso un deuxième visage identique, ce qui apparente cette statue au fameux Hermès bicéphale de Roquepertuse. La bicéphalie venant s'ajouter aux deux excroissances souligne l'importance mythique de la bipolarité déjà annoncée dans les deux flux sur la stèle de Pfalzfeld et sur l'œnochoé de Dürrnberg. Les traits

¹ J.L. Brunaux explique le passage des enclos sacrés circulaires de l'âge de bronze aux sanctuaires quadrangulaires chez les Celtes (comme chez les Scythes et les Grecs) par le souci de les orienter selon une direction privilégiée et de marquer les points cardinaux. Tout laisse penser que ce symbolisme existait déjà au V^e s. a.C. Duceppe-Lamarre 2002, p. 288 et Gomez de Soto, José ; Milcent, Pierre-Yves : La sculpture de l'âge du fer en France centrale et occidentale. *Documents d'archéologie méridionale* [en ligne], n° 25, 2002, pp. 262 et 264.

dépouillés et privés d'expression, ce personnage présente comme le prince de Glauberg son avant-bras droit devant le bas de la poitrine avec la main à plat comme pour prononcer un serment. La tête de Janus, le dépouillement et l'absence de traits individuels renforcent l'idée qu'il est un personnage divin ou divinisé¹. Le serment symbolise-t-il la responsabilité du dieu pour l'ordre des choses qui permet aux êtres vivants de vivre et de prospérer ? Et cet ordre des choses est-il bipolaire ?

L'origine iconographique du motif de la tête entourée par deux ornements foliacés n'est pas connue. La modeste garniture apotropaïque d'un casque découvert en 2012 dans le tumulus de Strettweg daté du VII^e s. a.C. peut fournir une piste. C'est un buste anthropomorphe avec une grosse tête schématique et de gros yeux ronds, dont les bras sont levés dans le geste d'adoration qu'on retrouve sur le pétroglyphe du Val Camonica. Il pourrait aussi représenter, par projection, le dieu auquel on s'adressait de cette manière, les êtres divins figurés sur les plaques extérieures du chaudron de Gundestrup ayant également les mains levées. Mais ici, les mains rejoignent le haut de la tête en formant deux grandes boucles qui rappellent justement les « oreilles de Mickey ». La poignée du poignard à antennes recouvert de feuilles d'or de la tombe de Hochdorf pourrait d'ailleurs évoquer aussi la silhouette d'un homme aux bras levés. On peut donc supposer que cette posture liée à un rituel dont le souverain avait au VI^e s. a.C. le sacerdoce a été assimilée à un geste d'écoute puis à des oreilles démesurées. On a vu d'ailleurs que « les feuilles de gui » prennent la place des oreilles et que des oreilles ne sont à cette haute époque jamais figurées à côté d'elles. On peut en déduire que les appendices sont aussi des oreilles, même s'ils ne sont pas que des oreilles. Or, si elles figurent la faculté d'entendre et de se conformer aux paroles des dieux, elles illustrent aussi la disposition de ceux-ci à entendre les prières et à répondre aux attentes de ceux qui les prononcent, comme le suggère l'inscription gallo-grecque de Saint-Rémy *rocloisiabo* (« aux très écoutantes ») (**RIG III, 78-79**)². On a dit que la double feuille de gui

¹ Cf. Kuckenburger 2010, p. 249 et fig. 42, p. 250.

² Inscr. G-65, LG 87-88, d'après Delamarre 2018, p. 262.

illustre la faculté du souverain héros d'incarner et de produire la vie et son renouveau éternel. Il y a fort à penser que ce renouveau éternel est en fait une conséquence de la conformation à la « loi divine » que connotent les oreilles, la rosace et la posture du serment. On retrouve cette idée sur la fibule à masque d'Ostheim (Basse-Franconie) qui est datée entre 450 et 370 a.C. Venceslas Kruta a bien montré que la tête monstrueuse de griffon et le masque humain à ses deux extrémités sont formés à partir d'un motif élémentaire, à savoir une sorte de virgule continuée en volute. Plus encore qu'une stylisation de forme végétale apparentée à notre feuille de gui¹, le corps en esse de la fibule est composé de esses solaires, ce qui suggère que les « germes de vie cosmique » donnent naissance aux créatures et en constituent le matériau. Les deux appendices lobés qui s'élèvent de la tête royale doivent donc également être considérés comme des germes de vie qui proviennent de la tête divine primordiale². Les excroissances sont en effet inséparables de la tête : elles sont l'expression de son pouvoir et suggèrent le double aspect de sa manifestation.

S'agissait-il de deux forces, de deux principes et/ou de deux âmes ? Pythagore enseignait que l'homme en avait une d'origine terrestre et l'autre d'origine divine. Les Celtes ont pu assimiler ces

deux principes à la lumière et à l'obscurité, à la vie et à la mort, puis aux Dioscures et, à la période romaine, à deux jeunes dieux (Mercure



Fig. 6 Fibule en bronze d'Ostheim (Rhön)
Sammlung Ur- und Frühgeschichte, Friedrich-Schiller-Universität Jena

¹ Kruta, Venceslas : Brennos et l'image des dieux : la représentation de la figure humaine chez les Celtes. In : *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 136^e année, n° 4, 1992, 821-846., pp. 827 et 828, fig. 4. [publié sur la page d'academia.edu Carantoi Celticon Uercantalou]

² Tout comme son équivalent latin *caput*, le mot gaulois *penno-* (tête) représente l'origine et la souveraineté qui en découle. C'est cette équivalence de la tête et de l'origine qui sous-tend le symbolisme phallique de la tête que Claude Sterckx a mis en lumière chez les Celtes.

et Apollon sur la stèle du Cernunnos de Reims). Mais ne doit-on pas voir aussi dans ces excroissances deux gouttes de semences vitales qui s'échappent au moment de sa mort ? Ainsi, la vie se formerait par leur union pour cesser lors de leur séparation. Les jeunes dieux associés respectivement au feu et à l'eau — décrivent l'émergence de deux forces divines à partir d'un dieu-tête primordial.

Le motif celtique des « feuilles de gui » sortant de la tête magnifiée semble relié à une ancienne tradition de la décapitation héroïque qui, comme on sait, a perduré chez les Celtes jusqu'à l'époque historique. Mais la mythologie grecque en a gardé aussi une trace : du cou de Méduse décapitée jaillissent, avec le sang qui gicle des deux artères, les deux êtres « jumeaux » issus de son union avec Poséidon : Chrysaor « épée d'or » et Pégase¹. Le motif de la double naissance à partir de la tête coupée transparait aussi dans la combinaison de deux récits irlandais manifestement complémentaires : il est dit dans le premier que la race des chiens la plus glorieuse est née de la tombe où se trouvait la tête du héros Conganchnes décapité par Celtchar². Dans le second, la Courtise d'Étain, Eochaid, roi de Tara, décide de fouiller les tumulus funéraires d'Irlande pour retrouver son épouse Étain enlevée par le dieu Midir. En creusant l'un d'eux, les fouilleurs voient deux chiens sortir à la suite de deux corbeaux blancs³. Il est donc vraisemblable que dans le premier récit deux chiens étaient « nés » de la tête du héros. Dans le second, on peut penser que les deux êtres peuvent se métamorphoser en chiens ou en corbeaux blancs, la couleur blanche révélant leur appartenance à l'au-delà, où tout est inversé par rapport au monde des vivants. Comme celle de Bran le Béni dans le Mabigoni de Branwen, la tête coupée de l'apothéose héroïque est un lieu où les forces de l'Autre Monde communiquent avec le monde des humains. Les animaux qui y sont « nés » passent entre ce monde et l'autre, toujours par paires. Le chien et le corbeau sont d'ailleurs des conducteurs. Leur action est complémentaire, puisque l'un garde

¹ Bernard Sergent, *Le livre des dieux, Celtes et Grecs, II*, Paris, Payot, 2004, p. 451.

² *Aided Celtchair meic Uthechair*. Guyonvarc'h 1958 b, pp. 377-378 d'après Sergent, *Le livre des héros Celtes et Grecs, I*, Paris, Payot 1999 pp. 32 et 94.

³ *Tochmarc Étain*, version III, §16 (TMI, 250) d'après Sergent 1999, p. 94.

l'Autre Monde ou y conduit, l'autre apporte les nouvelles du monde aux oreilles des dieux (voir aussi les deux oiseaux perchés sur les épaules du dieu d'Alésia).

Nous pouvons donc compléter notre hypothèse : le couvre-chef à feuilles de gui illustre la naissance, à partir de la tête primordiale, de forces divines ou principes divins dont les avatars seront plus tard personnalisés en tant que deux jeunes dieux (ou dioscures), mais aussi comme une paire de dragons¹. Dans les ornements de tête du prince de Glauberg transparaissent les thèmes de l'arbre du milieu et des deux messagers du dieu-roi qui seront examinés ultérieurement. On peut ici risquer l'hypothèse que le souverain, magnifié en géant si on compare sa taille à son bouclier, est censé attendre leur signal pour sortir du tertre. Il est censé écouter et être présent. C'est-à-dire que la royauté celtique ne finit pas avec sa mort, qu'elle peut toujours se réactualiser. Le tertre qui symbolise le mont au centre de l'univers est donc dans ce sens le lieu du renouvellement cosmique et c'est une des raisons pour laquelle il se trouve à l'aboutissement de l'allée processionnaire. Quoi qu'il en soit, on est conduit à penser que le roi celte de haute époque était vénéré comme incarnation de la souveraineté cosmique.

Le prince historique de Glauberg semble être à l'origine d'un motif sacralisé et mythique qui s'est répandu pendant plusieurs siècles dans une bonne partie de la keltiké de la première époque laténienne² grâce à ce qu'il faut bien nommer une singulière renommée. Les excroissances de sa coiffe ont été certes plusieurs fois resémantisées, mais cette polysémie reste concentrée dans un

¹ Dans le récit gallois *Lludd et Llevelys*, la neutralisation des deux dragons qui terrorisent l'île de Bretagne par leurs cris consiste à creuser une fosse au centre géographique du pays et d'y déposer un tonneau d'hydromel dans lequel ils vont finir par tomber et s'endormir. C'est en ce milieu cosmique associé au pouvoir de l'hydromel que les forces contraires peuvent être pacifiées. Est-ce parce qu'elles en sont sorties ? Si on inverse l'histoire, on aurait 1) la paix intemporelle sous le signe de l'ivresse au centre du monde, 2) le réveil des deux dragons pour une raison à déterminer, p.e. la profanation de leur tombe de pierre, 3) la bataille des deux monstres intrinsèquement antagonistes qui se déploient dans l'espace et produisent des catastrophes, 4) le souci du bon souverain de les empêcher de nuire.

² La cartographie de cette propagation pourra en préciser les modalités.

faisceau cohérent, comme si l'idée sous-jacente travaillait à combiner et recombinaison les différents points de vue pour se manifester. Ce motif exprime donc à la fois l'immortalité et l'union avec la souveraineté sacrée, la double prolifération de germes de vie ou forces vitales à partir de la tête primordiale et féconde — ou féconde parce que primordiale¹. La tête de souveraineté est-elle aussi un omphalos² ? Il appartiendra à une étude élargie d'approfondir en mettant en lumière les implications de la coiffe à rosace du prince en tant qu'évocation du centre.



Fig. 7 *The Mabinogion Vol. 3*, by Owen M. Edwards,
Fisher Unwin ed. 1912, transl. by Charlotte Guest,
Project Gutenberg eBook. *The story of Llud and Llevelys*,
p.108

¹ Venceslas Kruta, « “Têtes jumelées” et jumeaux divins : Essai d'iconographie celtique » in : *Études celtiques* XLII-2016. Paris, CNRS Éditions, p. 43.

² Il est chez les Grecs une pierre conique en forme de ruche habillée d'un treillis de laine. Voir aussi celui de Turoe (co. Connaught) en Irlande.

DU NOUVEAU SUR LES ANCIENS CELTES !

PUBLICATIONS

Philippe BARRAL et Matthieu THIVET (sous la dir. de), *Sanctuaires de l'âge du Fer, actualités de la recherche en Europe celtique occidentale*, Actes du 41^e colloque de l'Association française pour l'Étude de l'âge du Fer, Coll. Afeaf 1, mai 2019, 48 €. Bilan des recherches actuelles sur les sanctuaires communautaires de l'âge du Fer dans l'espace européen occidental, suivant cinq champs d'étude principaux : sanctuaires, territoire et géographie religieuse ; influences et interactions culturelles ; organisation et architecture des sanctuaires : mobiliers et rites ; ruptures et continuités. La mise en place du paysage religieux gaulois, le rôle des sanctuaires dans la construction et l'évolution du réseau urbain à la fin de l'âge du Fer et à l'époque romaine, ou encore l'étude de la spatialisation des traces matérielles d'activité au sein des sanctuaires constituent quelques axes traités. S'y ajoutent des synthèses actualisées sur quelques sites majeurs.

Yann DEBERGE et Thomas PERTLWIESER, *Les Fortifications de l'oppidum de Gergovie, bilan historiographique et nouvelles recherches*, Presses Universitaires Blaise-Pascal, juin 2019, 55 €.

Conduits entre 2001 et 2008 sous la direction de T. Pertlwieser, des travaux de recherches consacrés aux fortifications de l'oppidum de Gergovie ont permis le repérage topographique d'une grande partie de leur tracé, complété depuis par un relevé LiDAR, et la réalisation de plusieurs fenêtres d'observation destinées à préciser ses caractéristiques architecturales et sa datation. Les connaissances de l'ouvrage défensif ainsi considérablement renouvelées ont mis en évidence l'existence d'une première fortification, datée des VI^e-V^e siècles av. J.-C. – renvoyant au modèle classique des remparts à poutrage interne connus ailleurs en Gaule –, et d'un rempart du I^{er} siècle av. J.-C., associant une large muraille de pierre sèche à de

larges éperons disposés sur son côté interne, à intervalles réguliers et rapprochés, suivant un plan d'origine hellénistique.

Katherine GRUEL et Olivier BUCHSENSCHUTZ, *Réinventer les Celtes*, Hermann, juin 2019, 19 €.

Les Celtes désignent pour les auteurs grecs dès le V^e siècle avant J.-C. l'ensemble des populations occidentales nord-alpines. Si leurs puissants voisins ont certainement exercé une influence sur les Celtes, ces derniers ont développé une société et un mode de vie qui ont tantôt emprunté les mêmes voies, mais tantôt complètement divergé, dans la période même où ils intervenaient en Italie et dans les Balkans. La langue, l'outillage, l'armement, les parures, les modes de vie, qui évoluent en parallèle, génération après génération, sur une grande partie de l'Europe moyenne ancienne, peuvent être réunis dans un ensemble cohérent, distinct de groupes voisins qui ont fait d'autres choix. Les échanges d'objets, les conflits ou les colonisations réciproques n'ont pas gommé ces différences, avant que l'expansion de Rome n'entraîne une acculturation générale.

Jacques LACROIX, *Enquête aux confins des pays celtes*, Lemme Édit, septembre 2019, 17,90 €.

Les Celtes formaient jadis une première « Europe », d'un type plutôt confédéral, composée d'une multitude de peuples soucieux de leurs frontières. Délimiter les confins des territoires revêtait donc une importance particulière pour les Celtes. De nombreuses appellations ou noms de lieux européens connus révèlent cette perception des limites : *Avranches, Caen, Cantabrie, Cantal, Canterbury, Châlons, Gand, Kent, Mercantour...* Cette enquête passionnante nous explique en quoi le passé celtique compte plus qu'on ne le croit souvent.

Laurent OLIVIER, *César contre Vercingétorix*, Belin, septembre 2019, 26 €.

Alésia, 52 avant J.-C. La Gaule n'est pas encore entièrement conquise mais deux ennemis, que tout oppose, se livrent un combat à mort : Jules César, proconsul, et Vercingétorix, à la tête de la révolte gauloise. La défaite du chef arverne signa la victoire du futur empereur romain. César ne s'y trompera pas, humiliant le chef vaincu en l'exhibant dans les rues de Rome. Mais sait-on qu'avant de

se livrer une guerre totale, le conquérant romain et le jeune gaulois ont été amis ? En neuf mois d'actions de guérilla menées de main de maître, ce face-à-face aura marqué le cours de l'Histoire de l'Empire. Cependant, vaincu, Vercingétorix est peu à peu passé au statut de héros national, transformant sa défaite et celle de la Gaule en une victoire morale. Laurent Olivier mène une véritable enquête criminelle, reprenant le témoignage des historiens romains et faisant appel aux dernières découvertes de l'archéologie, il apporte des révélations stupéfiantes. Après sa mort, Vercingétorix a connu bien d'autres vies.

Luc BARAY, *Les Celtes d'Hannibal*, Cnrs éditions, octobre 2019, 25 €.

Guerriers cupides, volontiers impies et cruels, les Celtes font figure, dès l'Antiquité, de partenaires indociles et dangereux. Malgré cette mauvaise réputation, ils servront sans relâche les Carthaginois et les Grecs du V^e au I^{er} siècle avant J.-C. et dans l'ensemble du Bassin méditerranéen. Aux côtés d'Hannibal, ils s'avèrent même des auxiliaires indispensables lors des plus belles victoires du général de Carthage. À l'aide d'une relecture critique et systématique des sources antiques, Luc Baray propose une nouvelle approche de l'art de la guerre des Celtes.

Noël-Yves TONNERRE (sous la dir. de), *Le bassin des Carpates avant l'arrivée des Hongrois*, Presses Universitaires de Rennes, nov. 2019, 35 €.

Bien avant la conversion des Hongrois au christianisme en l'an mil, le bassin des Carpates joua un rôle clef dans l'histoire européenne. Il fut un foyer très dynamique du monde celte, puis constitua pour sa partie occidentale une zone militarisée essentielle pour la défense de l'Empire romain en lui donnant de nombreux combattants et plusieurs empereurs. Enfin, c'est au cœur du bassin des Carpates que se fixèrent deux des peuples barbares les plus redoutables du très haut Moyen Âge européen, les Huns et les Avars. En reconstituant plus d'un millénaire d'Histoire, les différents auteurs de ce livre se sont efforcés de donner une lecture nouvelle des sources écrites et ils se sont surtout appuyés sur les nombreuses découvertes archéologiques de ces cinquante dernières années. Cet ouvrage offre

ainsi une synthèse vivante et actualisée de nos connaissances sur un espace européen mal connu en France.

Claude STERCKX, *La Neuvième Vague et autres essais sur le légendaire celtique de Bretagne*, Éditions Terre de Promesse, novembre 2019, relié, 20 €.

Ce livre rassemble huit essais notables, dans lesquels Claude Sterckx applique la méthode comparatiste interceltique et indo-européenne pour révéler la celticité des thèmes de la Neuvième Vague, de saint Goëznou et de son bâton fourchu, de l'engloutissement d'Is, de la légende de Locronan, ou encore du vénérable Tadiğ Khoz. Ce recueil permet de redécouvrir l'œuvre de ce chercheur qui a reçu en 2006 le collier de l'Ordre de l'Hermine pour son action en faveur de l'identité et de la culture bretonne. Né en 1944 à Uccle (Belgique), Claude Sterckx a enseigné au cours de sa carrière scientifique à l'Université de Bruxelles et à la Faculté de Charleroi. Président, entre autres, de la Société belge d'Études celtiques et directeur de la revue Ollodagos, il est depuis quatre décennies un acteur majeur des études sur la religion et la mythologie celtiques.

Ne pas manquer les vidéos sur la page de la Société belge d'Études celtiques, dans lesquelles Claude Sterckx présente lui-même ces différents essais.

<http://www.sbec.be/index.php/publications/autres-ouvrages/92-la-9e-vague-et-autres-essais-sur-le-legendaire-celtique-de-bretagne>

DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES

Septembre 2019 – De nouvelles découvertes ont été faites sur le site archéologique de Corent. Un tronçon de rempart en terre sèche qui date du I^{er} siècle avant notre ère a été révélé.

Août-octobre 2019 – Depuis août, de nouvelles fouilles archéologiques sont menées par l'Inrap sur le site de la tombe celte de la « Dame de Vix », près de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), au pied du mont Lassois. Les archéologues s'interrogent sur un curieux aménagement quadrangulaire en pierre. Deux clous de bronze ont été retrouvés dans les remblais ; ils proviennent du char où était allongée la « Dame de Vix ».

Oct. 2019 – Près de Saint-Brieuc (Côtes-d'Armor), des fouilles de l'Inrap ont permis de découvrir quatre sculptures gauloises, datant du I^{er} ou II^e siècle avant notre ère, ainsi qu'un seau de table en bois orné de motifs en bronze. L'une des statuettes, de 40 cm de haut, représente le buste d'un homme barbu et moustachu ; il porte un torque autour du cou.

Nov. 2019 – Un chantier de fouilles préventives se termine à Saint-Romain-en-Gal. Il a permis de mettre au jour de nouveaux trésors de la Vienne antique.

Nov. 2019 – À proximité du théâtre gallo-romain de Mandeure (Doubs), a été découvert le chapiteau d'une colonne corinthienne (I^{er} ou II^e siècle de notre ère) qui devait faire partie d'une porte monumentale d'au moins 10 mètres donnant accès à un vaste bâtiment public.

Nov. 2019 – Résultats de fouilles archéologiques présentées le 1^{er} novembre, concernant la découverte exceptionnelle à Allonnes (Maine-et-Loire) d'une agglomération gauloise fondée au II^e siècle avant notre ère et de son complexe culturel, fréquenté pendant 600 ans. 2000 structures archéologiques ont été découvertes.

MUSÉES

Octobre 2019 – Ouverture du nouveau Musée de Gergovie. Après quatre ans de travaux, le Musée de Gergovie ouvre ses portes au public en octobre 2019. La Maison de Gergovie devient le Musée de Gergovie. Il offre des espaces entièrement renouvelés et une surface d'exposition multipliée par trois pour faire découvrir l'histoire du plateau de Gergovie. Le Musée propose un parcours vivant et interactif en plongeant au cœur de la Guerre des Gaules et du territoire des Arvernes. Il permet également de découvrir l'histoire naturelle et géologique du plateau de Gergovie et des paysages qui l'entourent.

CONFÉRENCES

9 octobre 2019 – Jean-Paul Savignac, écrivain, traducteur des œuvres de Pindare et auteur, entre autres, d'un dictionnaire français-gaulois et d'un recueil de poèmes en gaulois reconstitué, le Chant de l'initié, a donné une conférence très intéressante sur les « Masques de Cernunnos », qu'on peut considérer comme des Variations sur le thème du visage de Cernunnos du Pilier des Nautes. M. Savignac dévoile ses trois masques superposés à partir d'une analyse minutieuse de sa physionomie tout en se référant au calendrier celtique. Déterminant à quelle fête le dieu apparaît en majesté, Savignac enrichit la mythologie du dieu en soulignant son rôle salvateur. Avec cette célébration, un autre masque se dévoile et libère à travers ses traits et ses attributs une nouvelle épiclèse probable, le rôle qu'il joue dans cette fête et le destin qui doit être le sien. Sa nature de cervidé invite à découvrir un troisième masque qui révèle toute l'ambiguïté de sa nature. Dieu-cerf, Cernunnos a un caractère royal, mais il est aussi l'initiateur d'un enseignement religieux. *La conférence était organisée par le Groupe Île-de-France de Mythologie française.*

Samedi 7 mars 2020, 14h30 – M. Jean-Louis ALLIOT interviendra sur le statère à l'effigie de VERCINGÉTORIX devant la Société des Fouilles Archéologiques de l'Yonne à la Maison Paul Bert, salle Anna, 5 rue Germain Bénard à AUXERRE (Yonne). La Monnaie de Paris a émis fin 2019 une série de pièces de monnaie en argent dont la première est à « l'effigie » de VERCINGÉTORIX 2170 ans après la frappe d'un statère portant déjà l'épigraphie du célèbre chef arverne, héros de la guerre des Gaules ; cette émission se veut un hommage aux personnages illustres de l'histoire de France et pour cette monnaie, concernant VERCINGÉTORIX, un hommage à celui qui « incarne le mythe national fondateur comme symbole héroïque gaulois de résistance et de caractère à l'occupant ». Il faut savoir qu'il n'en pas toujours été ainsi dans l'histoire de notre pays. Ce n'est qu'en 1837 que la première monnaie à l'épigraphie de VERCINGÉTORIX a été découverte à PIONSAT (Puy-de-Dôme). Sur les milliers, voire les dizaines de milliers de monnaies qui ont été

frappées, seules 28 sont parvenues jusqu'à nous, 26 en or et 2 en bronze. C'est le seul artefact qui permet d'authentifier l'intervention de VERCINGÉTORIX « chef suprême des guerriers », en dehors des « Commentaires » de Jules CÉSAR rédigés immédiatement après la guerre des Gaules. Il aura fallu la fougue et l'enthousiasme des historiens et des archéologues du XIX^e siècle pour restituer au chef arverne sa place dans notre histoire. À partir de janvier 1906, la Société des Sciences de Semur-en-Auxois a édité dans la revue « Pro Alesia » les résultats des fouilles entreprises sur le site d'Alise Sainte Reine, l'antique Alésia, ainsi que des cartes postales. L'une d'elles particulièrement émouvante



Monnaie de Vercingétorix à l'amphore. Cabinet des médailles, Lyon (d'après ARCHEOTHEMA, juin 2012)

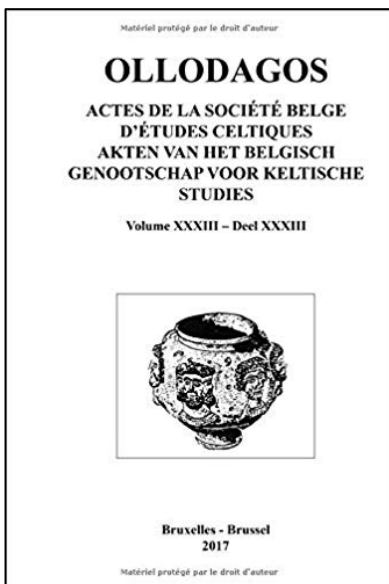
évoque en 3 monnaies, l'une gauloise et les deux autres romaines, le sort tragique de notre héros national. Mais est-ce bien le profil de VERCINGÉTORIX qui est gravé sur l'avers de la monnaie gauloise ? Dans quelles conditions cette monnaie a-t-elle été frappée ?

Quels sont les symboles dont elle est porteuse ? Cette question a longtemps divisé historiens, archéologues et numismates.

REVUES & MAGAZINES

30 août 2019 — *Ollodagos, Actes de la Société Belge d'Étude Celtiques XXXIII* (Français) Broché, 28,62 €. Avec la collaboration de Claude Sterckx, Jacques Merceron, Frédéric Armao, Patrick Galliou, Daniel Gricourt, Dominique Hollard, Olivier Piqueron, Christian Rose, Frédéric Kurzawa et Joël Hascoët

30 août 2019 — *Ollodagos, Actes de la Société Belge d'Études Celtiques, XXXIV* (Français) Broché, 28,62 €. : Mélanges en hommage à Dean A. Miller. Sous la direction de Patric Lajoye, avec la collaboration de Nick Allen, Jorg Fullgrabe, Marco Garcia-Quintela, Aleksandr Koptev, Emily Lyle, Jacques-Emile Merceron, Marcel Meulder, Eric Pirart et Pierre André Sauzeau.



Matériel protégé par le droit d'auteur

OLLODAGOS vol. XXXIII

La glaïse et la glose : quelques fouilles autour du géant Gewr et de saint Herbot en Finistère
Jacques MERCIERON 3-76

Janon Moneta : sens premier et évolution sémantique d'une épicièse
Marcel MEULDER 77-155

Dà Chich Anann : mythes et rituels associés aux "seins de Dana"
Frédéric ARMAO 157-205

La statuette antique de La Bouexière (Ille-et-Vilaine)
Patrick GALLIOU 207-244

Marc et Marcellien : un exemple de dioscurisme chrétien
Daniel GIGOCOURT & Dominique HOLLARD 245-265

Un phénomène de sandhi externe en gaulois ? Essai d'analyse morphosyntaxique de la tablette de Charites
Olivier POUERON 267-294

Correction à Rose, Christian, 2016, « D'Indra humilié à Zeus et à Arès »
Christian ROSE 295

Comptes rendus – Recensies
E. KURZAWA, J. HASCOËT 297-334



9 782672 18518671
Matériel protégé par le droit d'auteur



Keltia. N° 52,
octobre-décembre 2019.
Les Mondes celtés. 5,90 €.

Sous la direction de Fabien Régnier, avec la collaboration de Bernard Sergent, Valéry Raydon, Gérard Poitrenaud, Philippe Walter, Françoise Clier-Colombani, Erwan Chartier-Le Floch, François Pinsard, François Piguët, Marika Van der Horst, Patrice Dalmagne et d'autres.

LA LETTRE D'ÎLE-DE-FRANCE	
Trimestrielle en Parisis et en France	
Bulletin trimestriel du Groupe Île-de-France de Mythologie Française - La Lettre N°112 - décembre 2019	
SOMMAIRE	Mercredi 22 Janvier 2020 à 19h
EDITORIAL par Claude GAUDRIault.....p. 2	Conférence Publique du Groupe Île-de-France de Mythologie Française sur Aspects des Dragons par Bernard SERGENT (Président de la S.M.F. Docteur en Histoire ancienne et Archéologie) Salle du Conseil de la Mairie du IX ^e 6 rue Drouot, Paris 9 ^e (M ^o Richelieu-Drouot) Entrée libre
NOUVELLES BRÈVESp. 2	
	Dimanche 16 février 2020 à 14 h 30
« MASQUES » DE CERNUNNOS DRIMMAS CERNUNNI (Événement sur le thème du rituel du Cernunnos de l'Île-de-France)	Assemblée Générale Ordinaire du Groupe Île-de-France de Mythologie Française Au restaurant Le MARIAGE 72, bd St-Germain Paris 6 ^e (M ^o Maubert-Moutonille ou Châteauneuf)
par J.-P. SAVIGNAC.....pp. 3-7 & 10-11	Autres activités Amis des Ordres Celtiques Conférences Le jeudi 28 novembre 2019 à 19 h 30. Des dragons dans les Cévennes par Bernard Sergent. Le jeudi 16 janvier 2020 à 18 h 30. L'Alouette Grogne par Thierry Lejeune. Le jeudi 19 mars à 18 h 30. Les sorcières celtes de type «Morgawen» par Thierry Lejeune. Celtic Ritual Order, 11 rue de Valenciennes 132, boulevard Saint-Germain - 75006 Paris Tel: 06 46 06 06 06
ECHOS DES PAYS ET AUTRES Le Carnaval et les hommes masqués de Laganas par Romain RIVAS RUIZ et Pierre SCHALTENBRAND.....pp. 8-9	
Les « orientations » sacrées du domaine de Versailles ? Homage à Richard Spillius par Claude GAUDRIault.....p. 12-16	
LEGENDA par Michel LECONTE.....p. 16	
Prix au N° : 5 € - Abonnement pour 4 N° : 13 € E - ISSN 1 291 - 3389 - COPAIP N° : 10196282289	

Septembre et décembre 2019
La Lettre d'Île-de-France (N° 111 et 108)

Bulletin trimestriel du Groupe Île de France de Mythologie Française. Mythologie en Parisis et en France. Ces deux derniers numéros du bulletin de 16 pages contiennent des articles se rapportant à la mythologie en Île-de-France (annonces des conférences et sorties gratuites, reportages, articles, photos, notes de lectures...). 5 € au numéro ou sur abonnement (13 € pour 4 numéros par an). Gratuit pour les adhérents du Groupe Île-de-France de Mythologie Française (10 € par an)

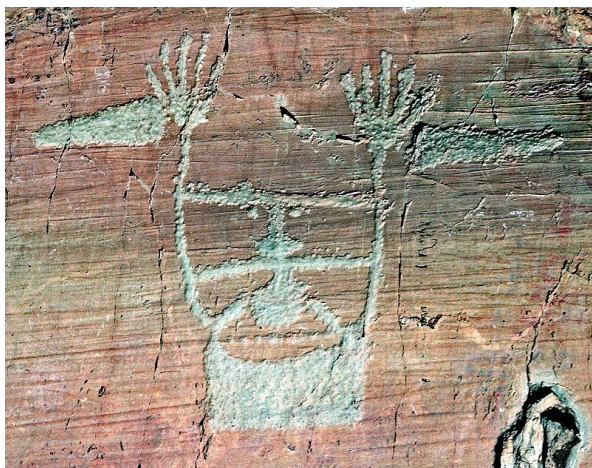


Mercredi 22 Janvier à 19h
Conférence publique du Groupe Île-de-France de Mythologie Française sur

Aspects des Dragons

par Bernard Sergent
(Président de la S.M.F. Docteur en Histoire ancienne et Archéologie)

Salle du Conseil de la Mairie du IX^e 6 rue Drouot, Paris 9^e
(M^o Richelieu-Drouot)
Entrée libre



Le « Sorcier » des Merveilles (photo Philippe Kulparski)



L'Association BASILIS organise les 6, 7 et 8 juillet 2020 un voyage à Tende et à la Vallée des Merveilles (Alpes-Maritimes)

Accompagnateur : **Bernard Sergent**, historien, préhistorien, mythologue

Renseignements et réservations : bernardsergent@yahoo.fr ou 01 42 05 30 5

Dans ce secteur admirable autour du mont Bego, des hommes de la préhistoire récente ont gravé des milliers de figures : des têtes de bovins, des figures complexes composées de ces têtes, des poignards, des hallebardes, des araires, des personnages énigmatiques. L'obsession du bovin est méditerranéenne. Pourtant, la figure la plus intéressante (la « Stèle du Chef ») renvoie à un mythe nordique. En somme, on a là la genèse du peuple ligure – apparenté aux Celtes. Vallée des Merveilles et val de Fontanalba sont des lieux préservés, vides d'habitations, à la prodigieuse richesse végétale, et où l'on aperçoit en altitude des animaux de la faune alpine. La souriante vallée de Fontanalba contient la spectaculaire Voie Sacrée, seul monument préhistorique construit par les auteurs des gravures.



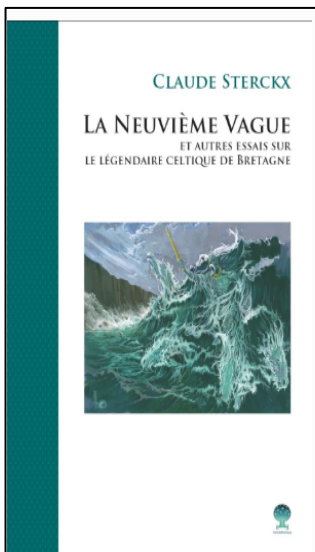
Offre exclusive Keltia

le seul endroit où vous pouvez vous procurer un choix de plus de 100 numéros de la célèbre revue

OGAM

Liste sur demande par email ou courrier accompagné d'une enveloppe timbrée.

Editions du Nemeton / Keltia magazine
100, Avenue de Paris - F 94300 Vincennes
editionsdunemeton@keltia-magazine.com



CLAUDE STERCKX

LA NEUVIÈME VAGUE
ET AUTRES ESSAIS SUR
LE LÉGENDAIRE CELTIQUE DE BRETAGNE

20,00€

Dépôt légal : 1er décembre 2019
Format 14 x 21, 192 pages,
Index, bibliographie, 20 euros.
Collection Au Cœur des Mythes, 7.
ISBN : 978-2-9561503-3-6



Association Keltia Découvertes

L'association Keltia Découvertes a pour objectifs de faire découvrir la culture celte en organisant des voyages et des activités qui permettront à tous ceux qui s'y intéressent de la voir sous un œil pas seulement livresque ou théorique. Il s'agit d'aller voir sur le terrain les vestiges archéologiques, de voir les sites gaulois ou celtes, de les parcourir, de les ressentir. Cette nouvelle association est née dans le prolongement du premier voyage à Hallstatt organisé par Keltia Magazine en 2019. Fort du succès de ce premier voyage, nous avons décidé de poursuivre et de pérenniser cette activité.

Ainsi, nous avons déjà établi une liste de voyages ou activités que nous sommes en train d'élaborer pour vous les proposer rapidement. En 2020, nous organiserons donc un premier voyage sur le thème des « Royaumes celtiques de Bourgogne » à l'horizon du mois de juin. Il s'agira d'aller visiter, entre autres, Vix et de voir les nouveaux éléments qu'apportent les fouilles relancées en cette fin d'année 2019, le musée de Dijon avec ses ex-voto et notamment ceux des sources de la Seine, et de rayonner dans cette belle région qui regorge de trésors celtes.

Mais ce n'est pas tout : en dehors de cette première destination, nous prévoyons également d'autres voyages dont, bien sûr, La Tène, Corent, dans les Ardennes (notamment en partenariat avec le Musée Celte de Libramont), l'Irlande et le Pays de Galles pour ne citer qu'eux. D'autres activités sont également à l'étude comme des stages de forge pour retrouver certains gestes de l'âge du fer, ou l'organisation de visites au MAN (Musée Archéologique National) à Saint Germain en Laye.

Nous avons également pour volonté de proposer à tous des voyages ou activités qui sont déjà organisées par d'autres amis et partenaires, que ce soit par exemple, par la SBEC ou les AEC ou encore l'association Basilis, et de nous faire le relai de ces initiatives qui viennent compléter notre propre programme.

[email : contact.keltiadecouvertes@gmail.com](mailto:contact.keltiadecouvertes@gmail.com)



NE PAS MANQUER !



Suivez la journée consacrée aux Celtes, avec cette année un double programme exceptionnel.
Entrée 20 € pour les non membres :

Matinée : « La langue gauloise »

Xavier Delamarre	L'importance de l'étude des noms propres pour la connaissance de la langue gauloise
Albin Jaques	Aperçu de l'onomastique celtique de l'Helvétie antique
Jacques Lacroix	Nommer les frontières chez les Celtes
Pierre-Yves Lambert	Ce que nous ont appris les dernières découvertes sur la langue gauloise

Après-midi : « Le temps retrouvé des Celtes »

Philippe Jouët	Textes mythologiques : images et méthodes
Christophe Maniquet	Le trésor archéologique de Tintignac
Valéry Raydon	Le roi pêcheur et son modèle mythologique celtique

(M. Kruta ne pouvant être présent, nous avons contacté un autre intervenant, dont nous communiquerons le nom au plus tôt)

Grande salle de la
Maison des Mines & des Ponts & Chaussées
270 rue Saint-Jacques - 75005 Paris
Métro Port-Royal ou Luxembourg

Les inscriptions sont à prendre avant le 1^{er} mars (places limitées).
Chèque aux AEC de 20 euros par personne pour les non-membres.
ou virement (avec nom, prénom) avec pour ordre AEC
BIC : PSSTFRPPPAR (la banque postale) - IBAN : FR30 2004 1000 0115 4391 3X02 060
Gratuit pour les membres.

AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES



Les membres des AEC sont invités à participer à la rédaction du bulletin.
Pour proposer au comité de publication un article ou un compte rendu
de lecture, de visite, d'exposition ou de découverte archéologique,
adresser votre texte à AEC c/o Jaroslava Josypyszyn
179, rue de Tolbiac – 75013 Paris
Courriel : slava.josy@orange.fr

Internet : sites.google.com/a/etudesceltiques.com/aec/
Actualités, annonces, documents, expositions, etc.
Consultation des anciens Bulletins.

www.academia.edu :
Carantoi Celticon Vercantalou - Amis des Études Celtiques
avec des contributions scientifiques sur les Celtes.

UN NOUVEL ESSAI